Fre. 3.
24484
Cez
Fre
2256?

CONSEILS

A

UN JEUNE PRINCE.

THE NEWBERRY
LIBRARY

CONSEILS

A UN JEUNE PRINCE

QUI SENT LA NÉCESSITÉ DE REFAIRE SON ÉDUCATION,

ET

LETTRE

Remise à Frédéric-Guillaume II, Roi régnant de Prusse, le jour de son avénement au Trône.

PAR LE COMTE DE MIRABEAU.

Nimis enim perpetuò verum est, cui plus licet quam par est, semper plus velle quam licet.

AULUS GELLIUS.

1788.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Nous publions pour la premiere fois dans cette nouvelle édition de la lettre de M. le Comte DE MIRABEAU au Roi de Pruſſe régnant, un fragment du même genre quoique d'un ton très-différent, & entiérement calculé pour un autre Méridien. Nous avons les plus fortes raiſons de croire ces deux morceaux de la même main. Nous diſons un fragment parce qu'en effet *les Conſeils à un jeune Prince qui ſent la néceſſité de refaire ſon éducation* appartiennent à un Ouvrage qui

étoit *une Introduction à l'étude de l'Hiſtoire*, & que l'Auteur a abandonné, lorſqu'il a cru trouver dans un plus grand cadre la place naturelle des principes qu'il vouloit y développer.

DISCOURS

CONSEILS

A UN JEUNE PRINCE

Qui ſent la néceſſité de refaire ſon éducation.

De l'eſprit relativement à un Prince.

CE n'eſt point de l'eſprit qu'on veut à un Prince; on craint même qu'il n'en ait la prétention; elle le dégrade en quelque ſorte. Nos mauvais Rois, Philippe-le-Bel, Louis XI, François Ier, Charles IX, Henri III furent tous gens d'eſprit ſelon leur tems. Nos bons Rois, Louis IX, Charles-le-Sage, Louis XII, Henri IV même (quoiqu'il eût de cette vivacité ingénieuſe que l'on nomme *eſprit*) n'ont point été appellés *gens d'eſprit*. Cette épithète paroîtroit peu

convenable pour les du Gueſclin, les Bayard, les Turenne. Jamais on n'a dit d'un héros, d'un ſage, ni même d'une femme de mérite, qu'ils fuſſent *gens d'eſprit.*

On ne veut pas qu'un Prince ſoit un *ſot;* car un ſot n'a que des idées fauſſes, ſi ce n'eſt une diſette abſolue d'idées. Souvent même on entend par ſottiſe une ſorte de groſſiereté brutale qui a fait dire plus énergiquement : C'EST UNE BÊTE : or une BÊTE ne doit pas ſe trouver à la tête des HOMMES. Cela eſt contre nature.

Paſſé la fougue de la jeuneſſe où certains hommes, & le très-grand nombre, ſont ivres, puiſque l'ivreſſe eſt un ferment du ſang trop accéléré qui dérange tout équilibre, on juge qu'un homme eſt *bête* quand il manque du diſcernement commun dans les choſes capitales; quand il ne connoît ni ſa deſtination, ni ſes beſoins, ni ſa ſituation, ni ſes facultés; quand il uſe à plaiſir les organes de ſes jouiſſances & qu'il ſe trompe ſur leur objet.

On juge qu'un Prince a peu d'eſprit lorſqu'ayant d'ailleurs une ame noble & franche on le voit s'avilir par ſes goûts, par ſes occupations, par ſes ſociétés, & s'adonner à la débauche.

Le petit Peuple ſe livre à tous les excès, parce qu'il ne peut pas choiſir. Les plaiſirs du goût ne ſont point à ſa portée. Avili par l'éducation, par le mépris, par l'habitude, par l'exemple, il a l'ame baſſe & les goûts dépravés; mais plus on eſt élevé au-deſſus de cette ſituation, & plus on ſe dégrade en imitant volontairement les mœurs de la populace.

Sans effort d'eſprit, on ſait bien qu'une femme vêtue eſt mieux qu'une femme nue; car s'il n'en étoit pas ainſi, le beau ſexe ne s'habilleroit pas. La pudeur a des charmes pour ceux qui veulent la vaincre; autrement elle n'auroit point de vogue.

Sans eſprit, on apperçoit que l'impudence fait rire tout au plus un moment; les grimaces des marionnettes produiſent

le même effet ; & perſonne n'envie leur inſpirateur.

Sans eſprit, on ſent que le bon vin vaut mieux que l'eau-de-vie dont l'habitude rend incapable de goûter le bon vin.

Sans eſprit, on comprend qu'il eſt difficile de penſer, de réfléchir & d'opérer rien d'honnête dans une voiture emportée à toutes brides, ſur un cheval pouſſé à outrance, dans un jeu de paume, autour d'un billard, en mauvaiſe & bruyante compagnie. Or les organes de la penſée ſont comme tous les autres reſſorts ; ils ſe rouillent faute d'uſage ; auſſi quand on voit un jeune Prince ne ſe ſervir jamais de ſon eſprit, on juge qu'il n'en a pas, puiſque ſon eſprit ne lui demande rien, & qu'il ne demande rien à ſon eſprit.

On s'embarraſſe peu qu'un Prince faſſe des vers, ni même qu'il les aime ; car ceux qu'on lui adreſſe ne ſont ordinairement que des adulations bien viles & bien platement exprimées ; comme ceux

qui les lui consacrent ne sont le plus souvent que des flatteurs à gages, avides d'être protégés exclusivement & de desservir ceux qui valent mieux qu'eux.

Il paroîtroit peu important qu'un Prince sût l'histoire, si l'on n'espéroit pas qu'elle lui donnera de l'émulation & des leçons que sa qualité de Prince éloigne de lui.

Mais ce que l'on desire par-dessus tout, c'est qu'un Prince soit bon, honnête, juste & retenu; car ses vertus peuvent faire beaucoup de bien, & ses vices beaucoup de mal.

L'expérience a trop appris que la chasse, la course, les jeux violens, les compagnies bruyantes, & la familiarité qui assortit ces choses, donnent à un homme les mœurs d'un postillon qui brusque toutes ses allures, frappe ce qui l'arrête, jure quand son cheval bronche, franchit tout obstacle, écrase sans pitié, dût-il en être fâché ensuite, & donner de l'argent, de l'argent qui achete tout

hors l'amour & la vertu. Tout cela eſt très-redoutable dans un Prince ; car l'abus de la force, du crédit, ou du pouvoir eſt tyrannie, & les tyrans ſont voués par la nature à l'exécration des hommes. C'eſt donc pour éviter de le regarder ſous ce point de vue, & par une ſorte d'affection compâtiſſante qu'on dit qu'un tel Prince n'a pas d'eſprit.

Un Prince qui a de grandes deſtinées & qu'on ne peut accuſer de déroger par l'ame, paſſe pour avoir peu d'eſprit quand on voit qu'il ne s'apprête point à les remplir.

On refuſe de l'eſprit à un jeune homme qui n'a point de curioſité ; car l'eſprit eſt actif de ſa nature, & nous inſpire que nous ne ſommes rien que ce que nous avons appris.

Un homme qui liroit toujours ſans changer de livre, paſſeroit pour n'avoir point d'eſprit du tout : il eſt aſſez ſimple que l'on penſe de même d'un Prince qui ne change jamais de compagnie.

Un homme qui vit toujours avec ſes inférieurs, riſque de perdre tout l'eſprit qu'il a. Un Prince ne peut trouver de ſupérieurs qu'en âge & en connoiſſances : s'il ne voit que des jeunes gens, s'il donne toujours le ton, il aura difficilement de l'eſprit.

Les femmes acquierent de l'eſprit par le commerce des hommes, quand il faut qu'elles l'embelliſſent d'apparences décentes ; car les proſtituées ſont bêtes. L'eſprit vient à l'homme par le commerce des femmes, quand elles ſavent le prix de ce qu'elles accordent, quand il faut avouer leur aſcendant. Qu'un Prince devienne digne d'être eſtimé d'une femme fiere, il aura aſſez d'eſprit, mais il n'y en a point à les avilir. Celui qui voit des femmes viles paſſe pour n'avoir pas l'eſprit de converſer avec d'autres ; celles qui ſe reſpectent & qu'il ſemble dédaigner, appuient ce ſoupçon ; & c'eſt ainſi que ſe forme l'opinion publique ſur un Prince. Voyons quel eſt l'eſprit qui lui convient.

Quel eſt l'eſprit qui convient à un Prince.

Ceux qui ne ſont ni dans les dernieres claſſes de la ſociété, ni dans les plus hautes, peuvent choiſir un genre de vie à la charge toutefois de rétrécir leur entendement, & leurs penſées, de ne connoître jamais ni la ſociété univerſelle, ni les hommes, s'ils ne ſe livrent point au milieu d'eux à cette étude. Mais un ſeul genre de vie convient à un grand Prince: il eſt obligé d'être homme du monde; car s'il veut être homme de ſociété, elle s'y refuſe, & s'il la recherche dans ſes délaſſemens, c'eſt lui qui fait la ſociété; ce n'eſt pas elle qui le reçoit. S'il veut être homme de plaiſir, il déroge, & il n'y a pas de plaiſir à cela. S'il s'adonne au travail, ſes affaires lui en offrent aſſez, & l'on trouveroit étrange, à bon droit, qu'il les oubliât pour s'occuper d'autre choſe; ce ſeroit monter à cheval avant de s'habiller. Prétend-il être ſolitaire? Il faut abdiquer.

Un Prince ne peut donc qu'être homme du monde, c'eſt-à-dire, un homme meſuré, décent & libre, qui ne gêne per-

ſonne, & qui n'eſt gêné par perſonne, facile & jamais relâché, confiant & non confident, réſervé & non méfiant, modele en un mot des mœurs honnêtes & ſociales. Voilà ce que l'homme du monde doit être plus ou moins ſelon les temps & les lieux. Perſonne n'échappe à cette loi. Si l'on veut s'y ſouſtraire, quelque grand qu'on ſoit, on effarouche le monde, on le rebute, on le ſépare; il repouſſe.

Telle eſt donc la deſtination néceſſaire d'un Prince; tel eſt le premier pas de ſa marche, par lequel il atteint tous les autres; car de même que les Princes farouches & groſſiers ſéparent le monde & le diviſent en petites ſociétés, un Prince noble, aiſé, décent dans ſes manieres, l'enrichit de ce que l'eſprit de ſociété a de plus avantageux.

En effet, ſon poſte naturel le rend caution de tous ceux qu'il diſtingue & qu'il honore de ſa familiarité : ce qu'il impoſe d'égards, donne à ceux qui l'entourent le ton de la bonne compagnie, c'eſt-à-dire, la forme qui eſt néceſſaire à la ſo-

ciété; car il n'en eſt point de durable entre les gens de mauvaiſe compagnie; ils ne peuvent ſe ſupporter, puiſqu'ils appellent auſſi-tôt à leur aide des chiens, des chevaux, des bêtes fauves, des filles, des chanteurs, des bouffons. Ils ne font point ſociété; ils ſont troupes comme les baladins & les bohêmes.

Le Prince vraiment homme du monde, attire donc à lui tous les avantages de la bonne ſociété; il appelle auſſi le plaiſir; & pour s'en convaincre, il ſuffit de le définir.

Le plaiſir ne conſiſte point à avoir beaucoup de filles, de vins, de ſpectacles: la preuve en eſt ſimple. Il n'y a pas un homme ſur cent mille qui puiſſe avoir tout cela, & vous n'entendrez pas un infortuné donner pour motif de ſes douleurs la privation de ces choſes. Ceux qui en uſent les quittent ſi vîte, s'en ennuient ſi conſtamment, & changent avec tant de rapidité, qu'il faut croire que le plaiſir s'en émouſſe facilement. D'ailleurs, le plaiſir nous déplaît & nous fatigue pen-

dant plus de la moitié de notre durée.

Enfin, *le Nôtre*, après *Rabelais*, demandoit au Saint Pere *des tentations*; & s'il faut en croire un proverbe d'un grand ſens (1), & l'expérience qui dépoſe pour ce proverbe, le deſir eſt pour tous les hommes l'aiguillon du plaiſir : ne pas épuiſer ce deſir, eſt la regle de la durée de tous les plaiſirs du monde.

Se modérer paroît peu facile dans l'âge de l'emportement ; mais c'eſt qu'on eſt ſi neuf & ſi peu habile, qu'on ſe laiſſe pouſſer par la jeuneſſe turbulente ou la vieilleſſe corruptrice : on accepte avidement les objets de plaiſir qui s'accordent avec la fougue du ſang l'émulation déroutée excite à primer, quelque ſoit l'objet qui l'alimente : on ne voit que ſon petit cercle, & perſonne n'a le courage d'avertir que les gens ſenſés trouvent bien ſots ceux qui uſent leur temps & leur force, dont chaque homme n'a que ſa portion, à des choſes dont il ne reſte rien, & qui ſont très-excluſives.

(1) *Il n'eſt chere que d'appétit.*

En effet, il eſt d'autres jouiſſances que celles-là repouſſent.

Il y a du plaiſir à être aimé généralement & généralement aimable, à bien voir, à être difficilement trompé, à ne vouloir que ce qu'on peut, à ſavoir ce que l'on peut.

Il y a du plaiſir à faire du bien, à ſentir & à recueillir la véritable gratitude, à multiplier ſes moyens de donner, en ſorte qu'un coup-d'œil, un ſourire, une queſtion, une marque d'eſtime, ſoient des bienfaits qui flattent les gens de mérite, nous les attachent & n'épuiſent pas les moyens pécuniaires, leſquels ont des bornes, tandis que la monnoie morale n'en a point. Certainement il y a du plaiſir à une converſation meſurée, gaie, confiante, animée d'un bon eſprit & d'une douce liberté. Ce n'eſt pas ſans plaiſir qu'on embellit la nature même par les égards de la décence, juſques dans l'abandon de la plus étroite familiarité; qu'on atteint la douceur de n'aimer que ce qu'on eſtime & dont on eſt eſtimé; qu'on uſe de

tout ſans ſe blaſer. En un mot, tous les plaiſirs ſont dans la jouiſſance; il n'en eſt pas un dans l'excès.

Le Prince peut donc trouver beaucoup de plaiſir à devenir homme du monde, & les choſes s'arrangent alors de maniere que tous les dégoûts des affaires lui ſont épargnés. Il n'a qu'à s'arrêter, voir, s'informer, ne pas ſe décourager, ne pas ſe méfier de lui-même, croire que ce qu'il n'entend pas n'eſt pas bien expliqué, dédaigner les minuties, ſe montrer franc & loyal; bientôt il verra naître l'ordre & la regle; à peine appercevra-t-il des privations abſolument inſenſibles; le ſuccès volera au-devant de lui; le travail ne prendra que très-peu ſur ſes plaiſirs, ſur ſon véritable emploi, qui eſt de connoître les hommes, de s'inſtruire par eux, de les former par ſa préſence & ſon exemple.

Il n'eſt pas juſqu'aux avantages de la ſolitude qu'il acquerra; car rien ne donne plus de temps que l'ordre; nul homme ne jouit de la ſolitude uniquement, parce qu'il eſt ſeul : MALHEUR AU SEUL eſt un

axiome universel. Le solitaire, n'eût-il que ses animaux, ses plantes, ses livres, possede une compagnie qui le distrait, sans l'enlever à lui-même. Les plus grands Princes se la sont procurée, nous avons d'excellens ouvrages de plusieurs d'entr'eux ; ils se ménageoient donc des momens pour lire, pour écrire ; mais il faut, à cet égard, suivre son instinct, au lieu que tout Prince doit être homme du monde, sous peine de se renfermer dans des mœurs privées, dans des goûts particuliers, qui éloignent à jamais de lui tout concours & par conséquent toute vérité.

De l'influence des Princes sur les mœurs nationales.

On a dit avec raison que l'usage du monde n'étoit qu'un art d'imitation ; car tout doit être d'accord en société, & tout ce qui tranche fait discordance. Sans doute les mœurs du temps forment les Princes comme les autres hommes. Personne ne porte des moustaches quand la mode en est passée. Le Duc de Candale, le beau d'un siecle très-galant, fit par un excès d'amour-propre lâche & coupable, donner des coups de bâton à

Bautru, pour avoir dit que s'il étoit ſans mouſtaches & ſans canons, il n'auroit pas meilleure mine qu'un autre homme. On ſeroit aujourd'hui fort laid avec cette parure.

Mais tout en recevant la teinte premiere des mœurs, ce ſont vraiment les Princes qui les font & les contiennent, qui les dégradent ou les relevent. Nous en trouvons la preuve dans notre hiſtoire, ſans remonter plus haut que les Bourbons. Henri IV fut un homme rare par le caractere & l'activité. Il ne trouva, il ne laiſſa même que des conſpirateurs; & cependant Henri valut à ſon Royaume une proſpérité réelle & ſes apparences. Mais galant & vicieux, réunion rare, il recueillit en intrigues & en tourmens continuels le fruit de ſes foibleſſes. Il fut populaire : on le devint de ſon temps. Il conſerva des mœurs militaires : tout le monde fut gladiateur.

Louis XIII, ſévere, triſte & tracaſſier, ne pouvant dominer les mœurs, parce que ſon humeur ne plaiſoit à per-

ſonne, fut balotté au milieu du déſordre, juſqu'à ce qu'il eût un Miniſtre qui joignît aux défauts de ſon maître les vices & les reſſources de l'orgueil perſévérant & ſoutenu. Dès-lors l'autorité fut nerveuſe & compacte; mais elle ne gouverna jamais: elle ne fit que trancher & abattre: & le Roi & le Miniſtre ſe tourmentant réciproquement, firent toujours une aſſociation triſte & même atroce, qui ne produiſit que malheur pour eux-mêmes & pour la nation.

Louis XIV eſt peut-être le Souverain qui ait le mieux ſenti combien il importe aux Princes d'influer ſur les mœurs, & de ſe faire reſpecter en les rendant décentes. Une lettre qu'il dicta à Péliſſon pour ſon fils, en 1680, c'eſt-à-dire, deux ans avant ſes premiers faux pas déciſifs en politique & n'étant âgé que de 32 ans, eſt un chef-d'œuvre d'attention & de réflexions. Ce Roi qui n'eut, en ce genre, ni modele, ni égal, repréſenta ſans ceſſe. *Pas ſi bien que Baron*, a dit le plus grand, ſi ce n'eſt le ſeul grand

Prince

Prince de ce ſiecle ; & Frédéric avoit tort ; car Louis XIV ne régnoit pas ſeulement ſur une armée, ſur des ſoldats, ſur un royaume, qui n'eſt qu'une ſorte de camp retranché ; il gouvernoit une grande Nation ſans conſtitution, ſans caractere, ſans principes, & que le reſſort de l'imitation & des préjugés de ſociété peut ſeul conduire, en dirigeant ſes mœurs.

Les Chinois du Gouvernement deſquels on ne ſauroit diſputer la proſpérité, du moins par comparaiſon avec les nôtres ; les Chinois diſent proverbialement : « ſi un Prince veut être reſpecté de ſes » voiſins, qu'il veille ſur ſes frontieres ; » s'il veut être bien ſervi ſur ſes fron- » tieres, qu'il veille ſur ſes Provinces ; » s'il veut être obéi dans ſes Provinces, » qu'il gouverne ſa Capitale ; s'il veut » être le maître dans ſa Capitale, qu'il » regne ſur ſa Cour ; s'il veut régner » ſur ſa Cour, qu'il conduiſe ſa famille ; » s'il veut régir ſa famille, qu'il ſoit le » maître de ſa propre perſonne.

Il ſemble que Louis XIV eût compoſé ce proverbe pour être ſa regle de conduite au moment où il réſolut de faire lui-même ſon métier de Roi. Jamais changement ne fut ſi ſubit & ſi conſtant; il parvint à ne s'échapper à lui-même ni en diſcours, ni en actions perſonnelles, quoiqu'il en eût, ſans doute, aſſez ſouvent l'occaſion, pendant un regne ſi long, ſi fécond en événemens divers, & où il fût entouré de caracteres ſi décidés & ſi tranchans. Depuis l'âge de vingt-deux ans juſqu'à celui de ſoixante-dix-ſept, il ne diſparut pas un inſtant de la ſcene. Telle fût la baſe de ſa conſtante autorité & d'un regne prodigieux en ſuccès.

Mais il avoit reçu trop d'avantages de la nature; le plus bel homme d'un ſiecle où l'eſpece ſembloit s'être ſurpaſſée, noble dans tous ſes goûts naturels, équitable par ſentiment & par juſteſſe d'eſprit, plein de courage, porté & néceſſité à la galanterie qui le plus ſouvent aſſortit le courage; il outra le prin-

cipe qu'il s'étoit fait, & loin de gouverner sa propre personne, il se gouverna pour elle, & fut gouverné par elle; il rapporta tout à son extérieur d'abord, à sa gloire ensuite, à sa réputation personnelle enfin. Cette erreur en fit un grand Prince d'Orient, & prépara des chaînes à la génération suivante.

Pendant ce période à jamais célébre, la nation fut d'abord surprise, ensuite idolâtre, après admiratrice, puis subjuguée; tout devint courtisan & se forma sur la Cour, qui fut hypocrite & ennuyée quand le Roi devint vieux & pédant, satirique & licentieuse quand il fut affoibli & humilié. L'excès, l'emportement, les folies de tout genre, qui signalerent la Régence ensuite de ce long Regne, ne furent que la turbulence d'écoliers débarrassés d'un fatigant & ennuyeux Pédagogue. Mais il est aisé de voir, en parcourant les diverses époques de ce Regne mémorable, que les mœurs nationales suivirent les différens

âges de Louis XIV, parce que ce Prince régna véritablement.

A peine ſon ſucceſſeur étoit ſorti de la premiere enfance, que l'ambition facile & la domination adroite d'un vieillard, livrant le jeune Prince à ſes goûts ſolitaires, le lançerent dans les bois qui contiennent bien moins de routes pour arriver au Monarque que ſes Palais. Cette vie rend le cérémonial odieux, donne naturellement de l'inertie à l'ame & au caractere, & réduit un homme aux habitudes & aux connoiſſances d'un bon Piqueur. A cet inconvénient ſe joignit la méfiance de ſoi-même, fondée ſur celle des autres, qu'il eſt ſi aiſé d'inſpirer à un Grand obſédé de diſſipations. Toutes ces cauſes réunies empêcherent Louis XV de jouir de ſon état & de ſes droits, & nous des vertus qu'on aima toujours à lui croire naturelles.

Quoi qu'il en ſoit, il abandonna le ſceptre des mœurs; ſa nation diſperſée ſe cantonna : il n'y eut plus de grand monde, plus de cette ſorte de reſpect

d'autrui qu'une ſociété ſoignée inſpire ; &, par une conſéquence inévitable, aſſez peu de reſpect de ſoi-même. Les honnêtes gens ou ſeulement les gens ſupportables, formerent des ſociétés partielles, des cotteries. Les autres s'aſſoupirent dans des réduits honteux ; il n'y eut plus d'actions publiques, plus de mœurs générales.

De là le relâchement de tous les liens. Chaque ſociété ſe fit un point d'appui, un ſyſtême particulier ; on attaqua les principes juſqu'alors les plus reſpectés, les regles éprouvées, les uſages conſacrés, les mœurs domeſtiques ; tout divergea ; tout annonça le cahos.

Une jeune Cour arrivant ſur ces entrefaites n'a plus trouvé d'enſemble, ni de guides, ni de vrais ſerviteurs, du moins géneralement avoués. En attendant qu'il s'en forme de cette eſpece, chacun conſume ſa jeuneſſe à ſa mode ; la plupart ſe laiſſent faire ; (car le défaut de caractere eſt la principale maladie de l'homme) & tâchent d'échapper au

tems, qui saura bien les atteindre. Les autres courent avec une activité déplorable après ce qu'ils ne trouveront jamais; je veux dire le plaisir saisi au galop.

Comment un Prince peut tenir le sceptre des mœurs.

Il faut pourtant qu'une Nation ait un ensemble, ou elle n'existera pas longtems. S'il est des Princes qui fassent constamment leur métier & de leur mieux; & d'autres qui le négligent & auxquels il pese, tôt ou tard les vigilans se doteront aux dépens des mal-habiles; cela est aisé à prévoir; heureusement il n'est pas impossible d'y remédier.

Un Prince doit être homme du monde, puisqu'il appartient à tout le monde: il doit être à la tête des mœurs nationales, sans quoi l'opinion par laquelle, & par laquelle seule on gouverne les hommes, lui échappe. Mais s'il importe de savoir ce qu'on doit, il importe davantage encore de savoir, comment on le peut.

Il est difficile, sans doute, d'entrer avec succès dans le monde, & d'y entrer

avec la ſupériorité qu'y donne un haut rang, ſans avoir reçu aucuns principes, aucune méthode, & ſans que perſonne puiſſe nous guider par l'exemple, ſeule leçon vraiment efficace. Ce ſeroit ſurtout une dure & rebutante entrepriſe, ſi l'on prétendoit s'impoſer des contraintes perſonnelles. Il y auroit beaucoup de mal-adreſſe à les preſcrire; je recommanderois plutôt à un Prince de *ſe mettre à ſon aiſe*, & je croirois lui avoir beaucoup appris; il ne s'agit que d'expliquer ce mot.

Le bien-être conſiſte pour tout ce qui eſt doué de ſenſibilité, à faire aiſément les fonctions auxquelles la nature appelle ſelon l'inſtinct & la deſtination que l'on a reçu d'elle. La décence n'eſt donc point une invention purement arbitraire comme les diſſolus voudroient le faire croire. Que les gens ſans éducation, avilis par leur genre de vie & de travail, ſe mettent autour d'une table pour repaître, ils appelleront *ſe mettre à leur aiſe*, la plus dégoûtante licence.

Mais bientôt l'un incommode l'autre; la rixe commence. Ils finissent par se battre & par être battus, ce qui ne rend personne bien aise.

Un Prince n'a pas vu pousser jusqu'à ce point la brutalité; mais je voudrois qu'il se demandât si toutes les fois qu'il a permis des orgies, où il a cru, sur parole & grace à sa jeunesse fougueuse, trouver du plaisir, il eut voulu que tout à coup on levât la toile, & que sa Nation assemblée, les Dames, les étrangers, le monde en un mot, ou seulement quelques personnes graves & honnêtes l'apperçussent sur ce théatre lui & sa compagnie.

Que si par hasard il s'est trouvé fort à son aise dans ces momens, c'est assurément tant pis pour lui-même; car il sera mal à son aise par-tout ailleurs, puisqu'il faudra qu'il soit autrement. Certainement ce seroit le dernier degré de l'impudence que de ne pas se faire honte & dégoût à soi-même, en affichant l'indécence au milieu de gens décens & retenus. Il faut

donc que celui qui a le goût des orgies mette sa compagnie de moitié de ce genre de jouissances ; mais un Prince ne le peut pas dans toutes les autres actions de sa vie, dans celles de dignité, de représentation, d'habitude même. Il trouveroit fort insolent qu'on tentât alors de se familiariser avec lui jusqu'au cynisme : il faudra qu'il se contienne, afin de ne pas trancher avec tout le monde : or, se contenir de la sorte, c'est se contraindre : il se sera donc interdit d'être à son aise les dix-neuf vingtiemes de sa vie, pour avoir voulu outre-passer quelquefois toute mesure.

Et qu'on n'allegue pas le piquant de la variété ! car les excès sont monotones. Quelques Princes très-sages & très-habiles se sont plûs quelquefois à se cacher, déguisés parmi la foule. Ces travestissemens furent rares sans doute, puisqu'on les cite. Mais ces Princes changeoient de compagnie & d'état, & non pas de principes ; de manieres, & non pas de mœurs ; car les honnêtes gens, parmi

les petits, ont les mœurs décentes au moins autant que parmi les grands, & leurs manieres ont les graces touchantes de la ſimplicité, communément refuſées aux autres. Toute curioſité utile eſt recommandable ; les Grands qui faiſoient de ces épreuves, s'inſtruiſoient, écoutoient, voyoient par eux-mêmes ; (c'eſt être Prince ſous toutes les formes, car telle eſt leur fonction). Quelquefois, comme Germanicus, ils jouiſſoient de leur réputation, ils entendoient les éloges & les bénédictions que méritoient leurs ſoins paternels & leurs vertus. Quelle volupté plus douce & plus pure! Eh! qu'avoient de commun ces occupations ſalutaires avec les ſaturnales, toujours folles, & les ſtériles orgies de la ſatiété?

Voulez-vous de la variété? C'eſt le monde qui varie à l'infini, ſur-tout pour un grand Prince qui peut flatter d'un regard tout ce qui l'approche. C'eſt-là que les variétés de ſexe, d'âge, d'emploi, de talens, de connoiſſance, de ſcience, de naiſſance, de rang, de pays, de na-

tion, de goûts, de caractere, de genre d'eſprit, de ſentimens d'affection, ſe renouvellent à chaque inſtant : tranſportez-vous donc ſur cette ſcene toujours animée.

S'il faut quelques notions préliminaires pour jouir de ce ſpectacle, elles ſont très-faciles à acquérir : on peut remonter par les livres aux principes de toutes ces choſes, & même y trouver leur développement embelli par les efforts de l'amour-propre & du génie de ceux qui ont le plus perfectionné l'entendement humain. L'art de tranſmettre les penſées ne fut pas toujours confié à des eſprits vulgaires, & rien n'honore plus l'eſpece humaine ni peut-être la puiſſance de la nature, que les livres, ſans leſquels l'homme ne pourroit rien qu'à la pointe de l'épée.

On ſe fait peur des livres, parce qu'ils ſont mal préſentés. Le paſſé n'eſt point mort ; il eſt abſent : quand on eſt abſent, on écrit ; voilà les livres. Si j'étois Prince, il me ſembleroit commode de m'inſtruire en faiſant paſſer devant moi le

monde qui m'a précédé, en le queſtionnant, en l'écoutant : or, c'eſt là que ſe réduit le vrai talent d'un Prince. QUESTIONNER ET ÉCOUTER. Il a pour cela deux grands avantages ; il oblige en interrogeant (ce qui n'appartient pas aux autres hommes, à moins qu'ils n'aient une grande ſupériorité de mérite), & ne peut être queſtionné que par des gens extrémement ſimples ou d'un eſprit fort délicat ; & l'un & l'autre ſont très-rares.

La variété, cette ame de la vie douce & libre, ſe rencontre donc pour un Prince dans le monde, où ſe trouvent auſſi ſes devoirs, ſes affaires & par conſéquent ſes plaiſirs ; car les plaiſirs phyſiques, néceſſaires au bonheur, conſiſtent dans la ſatisfaction d'un deſir ou d'un beſoin, ſeul deſir naturel. L'homme a beſoin d'action quand il eſt repoſé ; de repos quand il a fait de l'exercice ; ces choſes ſe ſuccedent & ne ſe heurtent pas comme les excès toujours hâtés & toujours vuides. Le Prince peut ſe mettre à ſon aiſe en ne s'abandonnant pas ; car il peut tirer

du plaiſir de tout; mais il ne ſauroit rien goûter que par lui-même, que par ſes organes : il lui faut donc les raſſembler pour en avoir l'uſage, & les ménager pour l'avoir toujours.

En un mot, le Prince doit être ce qu'il eſt naturellement; mais il doit l'être ſous une forme obligeante pour tout le monde, & qui ne repouſſe perſonne. Point de méthode, point de gêne, point d'affectation ; car tout cela paroîtroit ; & l'on s'en méfieroit. La nature, toujours piquante par ſa variété, eſt toujours aiſée dans ſes formes. Ce ſont nos habitudes imitatrices & forcées qui gâtent tout. Je ne demande au Prince que de l'attention, de la véritable amitié pour ſoi-même, & ſi je puis l'obtenir, je réponds de ſes ſuccès dans le monde.

Moyens de détail

La jeuneſſe avoit autrefois une grande reſſource pour y entrer ; c'étoient *les femmes*. Nous regardons nos ancêtres comme des êtres giganteſques, & leurs femmes comme des *collets montés* : mais qu'on y réfléchiſſe, & l'on verra qu'il y

Femmes.

avoit à leur coſtume de l'adreſſe & de la politique habile.

Le pere ſe montroit ſévere à ſes enfans, pour contenir l'âge fougueux & préſomptueux; mais en même temps on recommandoit la jeuneſſe bien née à des femmes capables de la former. Tous les attraits & toutes les voluptés décentes doivent parer les avenues de la vertu. Le vieux Duc de Bouillon, pere du Maréchal de Turenne, le plus habile homme de ſon temps, à la maniere du ſiecle, dit dans ſes Mémoires qu'il doit tout à la belle Châteauneuf, à laquelle ſes parens le recommanderent, & qui, à leur priere, ſe chargea de le former. Or, on ſait que dès l'âge de ſeize ans on le jugea capable d'être médiateur & négociateur dans une conjuration où il alloit de la tête des complices. Il s'agiſſoit de la correſpondance entre le Duc d'Alençon & la Noue Bras-de-Fer, ſeul reſte des Chefs Huguenots.

Long-temps après, tous les Mémoires du temps nous apprennent que le Duc

de Candale (le dernier des beaux dans le genre noble, car Vardes & le Comte de Guiche ne furent enſuite que des petits maîtres aventureux), les mémoires du temps nous apprennent que le Duc de Candale avoit peu d'eſprit; mais qu'en entrant dans le monde il étoit tombé en ſi bonnes mains, que la dignité, la décence & la nobleſſe ſuppléant à tout, l'avoient rendu digne de ſa grande fortune. Son inſtitutrice avoit été Madame de Saint-Loup, qui, même après ſa premiere jeuneſſe, étoit fort capable de fixer un homme ſenſible. On raconte que, ſelon les mœurs du temps qui exigeoient le myſtere, ils ſe voyoient tête à tête dans une maiſon écartée. Après un an de ces rendez-vous, le Duc remarqua que la maiſon avoit une belle vue. *Ah! je ſuis perdue*, s'écria Madame de Saint-Loup, *vous voyez quelque choſe au-dehors*. Ce mot, qu'un cœur bien fait n'entendra pas ſans émotion, donne à penſer quelles étoient les reſſources d'une femme aimable, qui trouvoit moyen de fixer & de nourrir pendant une année entiere

l'enthouſiaſme d'un jeune homme de peu d'eſprit, beau, bien fait, heureux, deſiré par-tout, & dans un ſiecle où la vie entiere ſe paſſoit dans le monde, au point qu'il n'avoit pas même regardé à la fenêtre. Combien faudroit-il de filles de Paris, de Conſtantinople, de Pekin, pour paſſer une ſemaine ainſi? Un de nos beaux eſprits renommés, ſur-tout pour le talent d'être aimable, & ſa maîtreſſe citée pour ſes agrémens de tout genre, avant de finir une journée, une ſeule journée qu'ils s'étoient conſacrée toute entiere, inventerent de ſe ſéparer par un paravent & de s'écrire, ce qui revient à ſe donner un rendez-vous pour ſe fuir. On peut juger de nos richeſſes par nos reſſources.

Sire, venez me voir ſouvent, diſoit la bonne Madame de Choiſi à Louis XIV, *afin que vous deveniez honnête homme.* Ce mot original eſt de meilleur ſens, ſinon d'une familiarité plus plaiſante que celui du jeune François, qui donnoit cordialement à un Roi du Nord ce conſeil :

ſeil : *Vendez votre Royaume, mettez-le à fonds perdu, & venez ſouper avec nous.* Notez que cette maniere de dire au Roi qu'il étoit mauvaiſe compagnie, réuſſit à merveille, car l'impudence a des ſuccès très-explicables.

Louis XIV fut toujours bonne compagnie, parce que les femmes le formerent : ſon penchant naturel & ſon émulation l'y portoient d'ailleurs. Les nieces du Cardinal Mazarin avoient de l'eſprit comme toutes les Italiennes. Echappé de leurs mains, Louis XIV eut *amour pour amour* avec Madame de la Valliere, bonheur bien rare, & ſur-tout pour les Princes qui auroient tort de l'eſpérer. Ce Roi ſi abſolu, cette amante ſi tendre, ſe cachoient pourtant ; & l'on ſait que lors de ſes premieres couches, Madame de la Valliere reçut la Reine avec un couvre-pied de peaux d'Eſpagne & des tubereuſes. La vie pour le ſecret.

Le premier attrait de Madame de Monteſpan pour le Roi fut le piquant de ſon

eſprit qui la faiſoit régner dans les cercles. Cet amour fut encore myſtérieux : les enfans étoient élevés dans une maiſon particuliere. On ſait que la nourrice, interrogée par le Roi lui-même, ſur le pere de ſes enfans, dit : « je ne le con-
» nois pas ; mais il faut que ce ſoit quel-
» que Duc ou quelque Préſident à Mor-
» tier ; rien ne leur manque, & tout
» eſt beau. Quant à la mere, cela n'eſt
» pas douteux ; c'eſt la Dame qui les ſoi-
» gne ; car au moindre mal qu'ils ont,
» elle ne dort plus ».

Mais l'orgueilleuſe Monteſpan voulut bientôt l'éclat : le ſcandale ſuivit, jamais l'indécence ; ſon amant en étoit trop éloigné par goût & par caractere. Au reſte, il paya comme un autre, en chagrins intérieurs, le prix de la publicité ; car il eſt de lui ce mot : *je mettrois plutôt toute l'Europe d'accord que deux femmes.* Louis XIV auroit peut-être été auſſi malheureux que ſon grand-pere le bon Henri, ſi, comme lui, il eût permis aux licentieux de l'approcher. Mais le goût

de la décence arrêtoit la dissolution, & cet imposant Monarque fut, au déclin de sa carriere, occupé par une femme qui fit de grands maux, mais qui n'étoit pas sans principes.

Louis XIV, même à cheval, ne passoit jamais devant une femme qu'il n'ôtât son chapeau. François Premier, quoique débauché, poussoit plus loin encore les égards de ce genre. Une aventure maligne & trop constatée lui arrachoit-elle un sourire, il demandoit, il prioit, il exigeoit qu'on l'attribuât à quelque courtisanne Napolitaine (1). Il eût puni comme un crime d'Etat la moindre insulte, un bon mot, une médisance contre une femme. Cela seul peut-être préserva son regne des horreurs de dépravation où, après lui, sa race fut ensevelie. On sait que la haine furieuse de la Ducheſſe de Montpensier contre Henri III venoit d'une injure personnelle : on sait qu'elle mit à tout prix le poignard aux mains

(1) Voyez Brantôme.

d'un moine, & qu'elle aima mieux le placer dans son lit que de le perdre pour sa vengeance. On sait que Catherine de Médicis, l'opprobre de son sexe, & l'horreur de la Nation, attisoit les haines civiles, affiloit les poignards du fanatisme & de la vengeance au sein des orgies: elle corrompit toutes les femmes qui, tour à tour satellites, complices & victimes, infecterent ce siecle de tous les vices & de tous les crimes. Le débordement des mœurs fut l'intarissable source des horreurs de trois regnes presque sans exemple dans les annales de la démence, de l'atrocité & de la corruption humaine.

Depuis Louis XIV on n'a plus estimé les femmes, & elles n'ont plus eu la prétention d'être estimables; car ce sexe veut sur-tout être prisé dans un genre ou dans un autre, plus ou moins, selon ce que veulent & valent les hommes, qui, de leur côté, ne sont estimables, quant à la société & aux mœurs, qu'en raison de ce que les femmes exigent d'eux.

Il eſt impoſſible d'eſpérer aujourd'hui qu'une femme ſoit en quelque ſorte l'inſtitutrice d'un jeune Prince; toutes chercheroient à lui donner excluſivement leur ſociété, ce qui ne lui convient pas. Le fixer à ſoi, c'eſt le ſéparer des autres, & il ne doit être ſéparé de perſonne. C'eſt donc à lui à créer le ton du monde. Il lui ſuffit pour cela de ſe montrer honnête, poli, libre, délicat & décent; car la Cour eſt le pays où les changemens ont le moins beſoin d'être ordonnés : la Ville imite la Cour par air, du moins lorſque la Cour n'eſt pas devenue très-abjecte; les Provinces ſe modelent ſur la Ville, & tout ſe fait ſans *injonction*; triſte & frêle reſſource de ceux qui ne ſavent que prêter leur nom.

Un moyen infaillible de conquérir le ſuffrage des femmes qui contribuent autant à la réputation qu'au bonheur de la vie, c'eſt le reſpect extérieur pour leur ſexe. Ce reſpect eſt un devoir, puiſqu'enfin les femmes ſont nos meres, nos ſœurs, nos amies, nos amantes. Ce

reſpect eſt prudence, puiſque ce ſexe eſt le confident de nos plus inévitables foibleſſes. Ce reſpect caractériſe toujours une ame noble & généreuſe ; car le ſexe foible dans lequel nous voulons même les qualités qui le laiſſent ſans défenſe, eſt abandonné à notre protection. Ainſi ſon vœu pour être reſpecté eſt dans la nature. Les plus vils objets de la proſtitution ſont flattés des égards, & y prétendent ridiculement. C'eſt un triſte ſymptôme de la dépravation publique, que les femmes qui pourroient obtenir ce reſpect paroiſſent y renoncer, & leur fureur pour corrompre les autres eſt un effet du mal-être de leur condition forcée.

Afficher du reſpect pour les femmes en général, c'eſt leur apprendre à ſe reſpecter. Qu'un Prince ne ſouffre jamais qu'on les offenſe d'un propos, moins encore d'un ridicule ; qu'il ait une politeſſe profonde pour les femmes âgées, une galanterie reſpectueuſe pour les jeunes, qu'il honore celles qui joignent à l'uſage du monde une bonne réputation,

qu'il ne ſe permette devant elles que des propos obligeans, ce qui leur ôtera bientôt tout ce qu'on leur reproche de médiſance; qu'il montre de la diſtinction pour l'âge, pour les Grands eſtimables, pour les vrais talents, & ſur-tout pour les vertus éprouvées. Dans peu de tems il ſera l'arbitre & le modérateur de la Cour; il fera, pour ainſi dire, ſortir de la terre une Nation nouvelle; il rapprochera de lui les hommes de mérite.

En effet, ceux-ci ne ſe preſſent ni ne ſe préſentent; par leur nature même ils ſe retirent; la cohue ſur-tout les écarte: on ne ſait ce qu'on peut rencontrer dans la foule des effrontés, & toujours ne peut-on qu'y perdre. Mais il ne faut pas s'attendre que les hommes de ſens, d'abord effarouchés, s'avancent ſubitement. Il eſt heureuſement une méthode sûre de les rappeller.

Il eſt bien rare que tout autre qu'un impudent décidé, n'ait pas quelque mérite, quelque connoiſſance, peut- Popularité.

être même quelque talent. Le grand art de la ſupériorité, c'eſt de ſaiſir les hommes par leur bon côté. On a dit de tout tems que l'art de connoître les hommes pour les mettre à leur place étoit la ſcience des Princes; mais je ne trouve pas qu'on ait expliqué cette maxime.

Les Princes n'ont pas plus que les autres hommes, le don de pénétrer dans l'intérieur de leurs ſemblables; mais ils ont plus qu'eux l'occaſion & les moyens d'obſerver : ils poſſedent, comme je l'ai déjà remarqué, l'important privilege d'obliger en queſtionnant. S'ils cherchoient à tirer parti de chacun, en épiant ce qu'il ſent, en l'interrogeant ſur ce qu'il ſait, en l'excitant ſur ce qu'il penſe, ils ſeroient bientôt les plus inſtruits des hommes.

Léopold, dernier Duc de Lorraine, grand-pere de l'Empereur d'aujourd'hui, fut le prince du ſiecle le plus recommandable par l'eſtime des étrangers & l'amour de ſes ſujets, porté juſqu'à l'idolâtrie. Il paſſoit pour l'homme de l'Europe le plus inſtruit; & cependant depuis ſon éduca-

tion, il n'avoit lu que les hommes; mais il les liſoit bien. Chacun ſortoit de converſer avec lui, ſurpris de le trouver plus inſtruit que ſoi-même ſur ſa patrie, ſur ſa profeſſion, ſur ſon talent.

Ceci ſuppoſe beaucoup d'adreſſe & de ſagacité, & n'eſt cependant pas une magie bien ſurprenante. Il ne s'agit que d'avoir une proviſion de queſtions à faire. Outre l'inſtruction qu'on y puiſe, on fait illuſion, & cet art eſt néceſſaire à ceux qui ont beſoin de plaire aux hommes. Les plus habiles ne ſont pas à l'abri de cette illuſion; car quand nous avons bien parlé, celui qui nous a écouté patiemment, nous paroît toujours avoir infiniment d'eſprit, & nous avoir compris à merveille. Cependant il faut pour bien queſtionner, non-ſeulement de l'habitude, mais de l'honnêteté de caractere.

On dit à tous les Princes enfans qu'il faut parler aux perſonnes qu'ils veulent ou doivent honorer & obliger; mais le précepte eſt peu de choſe: l'exemple eſt tout, & les Princes n'en peuvent pas

recevoir de ce genre. Auſſi cette recommandation réuſſit à-peu-près comme l'ordre que l'on donneroit à un enfant, de parler, ſi tout le monde ne s'étoit jamais entretenu que par ſigne autour de lui.

Les Princes ont d'autant plus d'entraves qu'on leur commande la majeſté, qu'on leur interdit d'être populaires, qu'on les enveloppe de vanité; & la vanité eſt la plus embarraſſante & la plus lourde des langues. Autant vaudroit-il leur attacher une ſentence en laniere à la bouche, comme on faiſoit aux perſonnages des anciennes tapiſſeries, pour la commodité de la converſation.... Et c'eſt ainſi qu'on croit donner aux Princes des manieres nobles!

La vanité eſt à l'orgueil ce que le clinquant eſt à la dorure. L'un & l'autre ſont faſtueux; mais le clinquant eſt d'un faſte faux & petit. De même la vanité eſt au-deſſous de l'orgueil, comme une foible contr'épreuve eſt au-deſſous d'une bonne eſtampe.

Eſt-ce là le ſang des Dieux d'Homere, diſoit Alexandre dont on panſoit la bleſſure ? L'Apothéoſe des Anciens n'étoit qu'une ſuite de l'antique cérémonie d'aſſociation aux Demi-Dieux, aux Héros de l'antiquité, célebres par d'éclatans ſervices rendus à l'humanité. Alexandre ſi inſtruit & ſi grand, Antigone, Adrien, qui ont parodié avec moins de nobleſſe ce mot célebre (1), ſavoient bien que perſonne ne les prenoit pour des Dieux. Ils dénonçoient ſeulement leur dédain pour la baſſe flatterie, poiſon de l'ame, qui en altere juſqu'aux organes, après en avoir paralyſé les facultés.

« Oh ! » dira quelqu'un, & j'ai entendu ces viles paroles ſortir de la bouche d'un courtiſan, « Adrien n'avoit pas l'avan- » tage d'une longue ſuite d'aïeux couron- » nés ? » On ſait d'abord que les grands de Rome regardoient comme une méſalliance d'épouſer les filles des Rois. Mais

(1) *Demandez à celui qui ſait les détails de ma garderobe ſi je ſuis un Dieu.*

qu'eſt-ce que cette locution : *une longue ſuite d'aïeux couronnés*, ſignifie pour un homme qui n'eſt pas abſolument dépourvu de ſens (1) ?

N'eſt-il pas très-digne de pitié le rejetton de tant d'auguſtes Monarques, qui s'enorgueillit comme s'il eût pris lui-même toutes les peines qui ont réuni ſur une famille l'héritage de l'opinion publique ? Certes, cette richeſſe n'eſt pas à dédaigner : la nobleſſe & ſa dignité ſont dans la nature, quoiqu'avec une nobleſſe héréditaire il ſoit impoſſible de bien conſtituer une ſociété. Mais Dieu même ne ſauroit empêcher la nobleſſe perſonnelle.

---

(1) Qui ne ſait que les bâtards ſe font comme les légitimes, & quelquefois mieux ? Le Régent, mauvais plaiſant dans les occaſions où l'on ne peut être autre choſe, ayant voulu ſe rendre populaire auprès d'une Dame un peu fréquentée, & n'ayant pas à ſe vanter de la tentative : *je vous demande pardon*, dit-il, *Madame, mais il reſſemble tant à celui du logis qu'il a produit en moi le même effet.* Voilà la réponſe *à la longue ſuite d'ayeux couronnés.*

Et c'eſt un fait digne d'obſervation que l'eſprit & l'ambition de famille ſont plus actifs dans les Républiques dont la conſtitution leur ſemble contraire, que dans les Monarchies ; l'hiſtoire le prouve à toutes les pages; le reproche d'*homme nouveau* eſt né dans les Républiques. Mais les Gouvernemens ne ſeront pas monarchiques ; ils ſeront *ariſtocratiques*, ſi ce n'eſt *oligarchiques*, c'eſt-à-dire odieux & abſurdes, tant qu'on ne reconnoîtra pas que la nobleſſe impoſe des devoirs, & ſuppoſe des ſervices avant de donner des droits ; & cela toujours en proportion du grade.

Que ſignifie donc l'étiquette ? Que né de telle race on eſt homme public, & que tout Prince doit vivre, agir & mourir en homme public. Les valets, & de grade en grade les courtiſans, entourent, reſſerrent, circonſcrivent le Prince ; ils voudroient le rendre immobile, de peur qu'il ne leur échappe. Mais un Prince qui a de l'ame, ſe dit que ce

ne ſont point ces gens-là qui ont fait le Prince & qui le paient; que par conſéquent il n'eſt pas juſte qu'ils le gardent pour eux ſeuls, & que tous les conſeils de prétendue dignité qu'il reçoit d'eux, ne tendent qu'à ſe l'approprier excluſivement.

Il faut donc commencer par ſecouer la folle vanité qui eſt ſi bête & ſi puérile, que l'enfant d'un meûnier en reſſent les atteintes dans ſa chaumiere, comme ceux des Rois dans leurs Palais; avec cette différence que les premiers en ſont bientôt guéris par leurs pareils, au lieu que les Princes, faute de ce ſecours, reçoivent à ſept ans les Ambaſſadeurs avec beaucoup de décence & de grace; mais que, dans l'âge mûr, ils ont encore ſept ans.

Eh! quoi de plus frêle que la vanité? Si j'étois Prince, il me ſemble que je me dirois: je n'ai ni la belle tête de Louis XV, ni l'eſprit actif & orné & la conſcience timorée du Duc de Bourgogne, ni la bonté du grand Dauphin, ni la majeſté

de Louis XIV, ni la retenue auſtère & conſtante de Louis XIII, ni la valeur, l'habileté infatigable, l'ame & les qualités héroïques d'Henri IV. Ils ſont morts. Pour m'apprécier, il s'agit uniquement de ce que je ſuis ou de ce que je ſerai, & je ne puis être vain que de ce que je ſerai; & ſi-tôt que je ſerai vain, je ne ſerai plus rien. Adieu donc la vanité trop plate pour être le foible des eſprits d'une certaine trempe.

Un autre écueil, c'eſt l'amour-propre qui nous aiguillonne tous, mais qu'il faut dominer. Son effet dans les ames molles eſt de les rendre lâches, & de leur faire mépriſer ce qu'elles ne peuvent atteindre. Cette méthode eſt plus courte que généreuſe. L'amour-propre fait deſirer aux hommes plus nerveux d'être tout; manie qui produit la fauſſe jactance, mere des excès.

Envier, imiter, apprendre la figure de l'un, l'attitude & les graces de l'autre, les talens de celui-ci, la gaieté & les bons mots de celui-là, c'eſt un triſte &

peu noble métier. La premiere des ſervitudes eſt l'imitation volontaire. Chacun a ſon naturel ; qu'il y demeure ; il en aura les qualités comme les déſavantages ; mais il n'aura pas celui d'être une copie ſervile & ſans énergie. N'ôtons de nos formes naturelles que ce qui peut bleſſer les autres ; laiſſons-leur tout ce qui ne choque que nos prétentions ; rien ne met autant un homme à ſon aiſe, & il faut ſur-tout qu'un Prince ſoit à ſon aiſe pour éviter le plus qu'il eſt poſſible de gêner les autres. Gêner les hommes, c'eſt, pour lui, les ſéparer, & ſe livrer aux habitudes & aux habitués. Oh ! combien l'abjuration de l'enfance ſouvent caduque, deſtinée à ſes pareils, diſtinguera un Prince entre ſes ſemblables, le rendra aimable aux yeux de la bonne compagnie, adorable à ceux des petits ! Alors il pourra queſtionner à ſon profit, utilement pour lui & pour les autres ; il verra la carriere des objets de curioſité & celle des connoiſſances s'ouvrir & s'étendre devant lui. Mais il faut d'autres préliminaires

naires pour ce genre d'étude, à la portée des grands ſeuls, & preſque ſeul à la portée des Grands.

Le premier moyen d'être aimé, c'eſt d'être bon. On ſe dira peut-être que c'eſt une qualité du caractere qu'on ne ſe donne point. Cette opinion qui ôteroit toute idée du juſte & de l'injuſte, puiſqu'il ſeroit inique de punir cet homme né fripon, & d'honorer cet autre né honnête homme; cette opinion peut ſatisfaire ou repoſer un inſtant une ame lâche; elle décourageroit juſqu'au déſeſpoir une ame énergique. Heureuſement elle n'eſt pas vraie.

Le proverbe (1) conſacré par l'expérience, qui aſſimile un homme à ceux qui le fréquentent, ne veut pas dire que chacun ſe rallie naturellement à ſon ſemblable; il eſt ſeulement l'aveu univerſel qu'on parle le langage, que l'on prend l'accent, les mœurs, les uſages du pays

(1) *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.*

qu'on habite, & qu'ainſi on participe de la nature des gens avec leſquels on vit.

Induire de-là que nous ſommes uniquement ce que ſont ceux qui nous entourent, ce ſeroit retomber par une autre voie dans l'abyme de la fatalité. En tout temps il y a des bons & des mauvais mêlangés. Il eſt auſſi des fous décidés qui ſont méchans & cruels; mais c'eſt le très-petit nombre qu'enfantent les déſordres ſociaux, comme le prouve aſſez la multitude d'inſenſés qu'offre toute ſociété civiliſée; car il n'y a pas plus de petites maiſons que de bornes chez les Nations ſauvages & omades. Mais la ſociété mal ordonnée donne tant de contorſions diverſes aux eſprits, inſpire tant de deſirs inſenſés, montre tant de mauvais exemples tolérés & ſouvent affichés, tant de diſproportion dans les fortunes, de dédain dans les jouiſſances, de barbarie dans les privations, d'atrocité dans les ſupplices, que les têtes tournent, & les cœurs deviennent méchans.

Mais le Prince qui n'a ni tentations furieuſes, ni provocations irritantes, ni beſoins impérieux, qui n'éprouve ni déni de juſtice, ni dédains aviliſſans, ni néceſſités repouſſées, ſeroit un monſtre s'il étoit méchant : il eſt obligé de ſe rendre bon, puiſque c'eſt l'indiſpenſable loi de ſon bien-être : je dis de *ſe rendre bon* car l'homme étend l'activité de ſes organes par l'uſage ; il eſt tout entier dans ſa volonté.

La volonté du Prince doit, comme celle de tout autre, être aſſujettie à ſon beſoin. Son beſoin eſt d'attirer à lui la confiance des autres hommes qui cherchent, comme lui, ce qui leur eſt utile. Il faut donc que le Prince ſoit bon indépendamment de toute moralité, & ſeulement pour s'inveſtir de ſon vrai patrimoine, qui eſt de ſe mettre à la tête de la ſociété.

Cependant les Princes ont, pour être bons, un grand déſavantage relatif à leur élévation, & qui provient de leur éducation même. Ils naiſſent & s'élevent

parmi les intrigues ; car il n'eſt maiſon ſi petite qui n'ait ſes tracaſſeries ; & les tracaſſeries ſe proportionnent à la grandeur des maiſons ; d'où il ſuit que les palais ſont des enfers d'intrigues, de médiſances & de calomnies.

Louis XIV ſavoit ce que valoit à un Prince un homme bien penſant des autres hommes. Il dînoit en public lorſqu'on lui annonça la mort de Bontemps ſon premier valet-de-chambre ; ſes yeux ſe mouillerent de larmes, & il rendit à ſon vieux & fidele ſerviteur ce témoignage honorable à tous deux : *Je perds aujourd'hui un homme que j'ai écouté, cru & dû croire pendant cinquante années, & qui dans tout ce temps ne m'a jamais dit du mal de perſonne.*

Les enfans ſont très-curieux, ſur-tout pour ce qu'on leur cache ; telle eſt la nature humaine. La malignité naturelle des valets, l'envie de gagner la confiance du jeune maître, d'écarter tels & tels, l'adulation, l'intrigue, tout concourt à leur donner mauvaiſe idée

de leurs ſemblables. L'enfance a d'abord un grand éloignement pour les vices, & ſe prévient ſans retour contre les premiers qui lui ſont dénoncés. Chaque jour le nombre s'en accroît aux yeux d'un Prince ; il s'étonne ; il en vient à ne plus croire à la vertu, à ne plus trouver un honnête homme : bientôt il eſt réduit à choiſir entre les pervers des corrupteurs à ſon gré, ou, ce qui eſt plus funeſte, il tombe dans la ſolitaire & incurable apathie ; il ſe réſigne ; il vit au jour le jour ; il ſe croit dévoué au triſte ſort de marcher à la tête d'un troupeau de méchantes bêtes, & de ſe laiſſer pouſſer où les conduit leur malheureux inſtinct.

Le remede à cette contagion funeſte de la jeuneſſe des Princes, que l'on dégoûte de croire à la vertu, c'eſt de témoigner un mépris implacable au menſonge prémédité, & pour frayer le chemin à la vérité, de montrer beaucoup d'indulgence ; c'eſt de ſavoir dire comme la femme la plus reſpectée de ſon temps :

J'ai été honnête, Madame, *& vous auſſi, mais c'eſt que nous n'avons pas trouvé notre ſéducteur*; c'eſt de tout excuſer, de tout attendre, de ſe répéter ſouvent : *Il fut brave un tel jour; on vouloit alors de la connivence, de la ſoupleſſe, des reſſources, de l'opium; on en a trouvé par-tout; mais je n'en voudrai plus; on affichera autre choſe : l'induſtrie humaine eſt aux ordres de ceux qui ſavent l'employer; elle ſait ſe retourner même vers la bonne foi.*

Le Maréchal de Choiſeul racontoit qu'étant Colonel, il eut le malheur de faire une courſe hâtée pour quelque amourette; & préciſément en ſon abſence ſon Régiment eut ordre de ſortir de la place pour couvrir un convoi. Il y eut une action où ce Corps, commandé par le Lieutenant-Colonel, ſe fit beaucoup d'honneur; c'étoit une faute irrémiſſible alors, & ce doit l'être toujours. Le Régiment avoit ordre de rejoindre l'armée, & Choiſeul ſuivoit déſeſpéré, bien réſolu de ſe jeter dans la premiere Char-

treuſe, quand, par des lettres de complimens de ſes amis, il apprend que M. de Turenne a dit : *J'avois chargé le Comte de Choiſeul d'une commiſſion ſecrette, & je lui ai fait manquer ainſi l'occaſion de ſe diſtinguer ; j'en ſuis vraiment fâché.* Le pauvre Comte vint en ſecret baigner de ſes larmes les pieds de ſon ſecond pere, qui n'eut pas la peine de lui faire une leçon; & lorſque le jeune étourdi fut devenu Maréchal de France, il conta cette anecdote. Voilà la vraie tolérance, voilà la magnanime bonté.

Mais voyez ce qu'y gagne un Prince; un Général au lieu d'un Chartreux. Si le Prince n'eſt pas bon, il eſt impoſſible qu'il trouve toujours à ſon ſervice ce caractere obligeant qui entraîne les hommes, ce caractere conſervateur dont ne peut ſe paſſer celui qui, graces à ſon rang, ne connoît point de milieu entre obliger ou bleſſer profondément. C'eſt faute de cette qualité qu'au milieu d'une foule importune dont les Princes ſe

laiſſent entourer par une déférence ſtupide pour l'étiquette, ou pour mieux dire, par l'incapacité de faire un choix, ils ſont enchaînés dans un cercle de paroles oiſeuſes & de queſtions niaiſes qui ne leur font pas plus d'honneur que de profit, tandis qu'ils ont en leur pouvoir excluſif le tréſor de la parole, lorſqu'ils en ſavent uſer.

Bien queſtionner.

Nous l'avons dit : le Prince eſt un homme public ; il doit l'être par-tout ; mais ſeulement pour ſe dire de ne rien faire dont il ait à ſe cacher ; il reſpectera les uſages ; il ſera diſtrait des petites prétentions ; il ne voudra qu'être bon à tout le monde, pour que tout le monde lui ſoit bon Cependant il a intérêt & beſoin d'être au courant, il faut donc qu'il queſtionne. Queſtionner eſt le beſoin des Grands. Mais tout beſoin qui veut acquérir ce qui lui eſt propre, doit offrir en échange ce qui convient à l'échangeur. On n'acquiert ſans échange qu'en volant ou mendiant. L'échange eſt la loi générale du

commerce, & tout eſt commerce dans la vie. Une queſtion qui ne trouve pas moyen d'intéreſſer le répondant, manque donc par cela même ſon objet.

Les Princes ſavent bien que les locutions paraſites leur ſont interdites (un coup-d'œil, un ſigne, une inclination de tête, leur en tiennent lieu); des queſtions triviales & dénuées d'intérêt le leur ſont encore, puiſque les familiarités ordinaires de la ſociété n'appartiennent ni à leur état ni à leur coſtume. Ce premier apperçu qui leur eſt commun à tous, ſuffit pour les initier au grand art de bien queſtionner, qui n'eſt autre que d'intéreſſer le répondant, de l'obliger, d'éveiller ſon amour propre, d'exciter ſon émulation ; car les hommes de quelque mérite n'ont point à volonté leur ame, leur génie, leurs connoiſſances : il faut les animer pour qu'ils ſe trouvent eux-mêmes.

Sire, quand il plaira à Votre Majeſté ; voilà la réponſe ſublime d'un courtiſan à qui le Roi demandoit, *quand accouchera votre femme ?* Ces gens-là

ne demeurent jamais court, bien entendu qu'on s'en tiendra avec eux aux paroles perdues, si l'on ne veut les livrer au ridicule, jeu cruel & ruineux pour les Princes. Mais il eſt en ceci un milieu bien eſſentiel à obſerver.

La platitude de l'étiquette & la ſervitude domeſtique étouffent & briſent chez les Princes leur délicateſſe naturelle, en ſorte que les meilleurs d'entr'eux renverſent ſouvent dans leurs mœurs l'ordre qu'une bonté réfléchie leur auroit dicté. Familiers dans le particulier, ils deviennent embarraſſés & quelquefois dédaigneux en public, & la ſageſſe leur preſcrit tout le contraire.

On lit dans les Mémoires du temps que Charles IX, *rude joûteur*, colletant Villequiers, celui-ci le ſaiſit par mégarde aux parties naturelles. Le Roi entra en fureur, le fit arrêter ſur-le-champ & ordonna qu'on lui fît ſon procès. Il ſe trouva quelque vieille loi qui puniſſoit de mort un pareil attentat; & cette affaire devint ſi ſérieuſe, qu'on regarda

comme une des plus insignes marques de faveur dont la perfidie de Charles IX amusa l'Amiral de Coligny, de lui avoir accordé la grace de Villequiers. Il valoit pourtant de n'être pas traité ainsi; car c'est lui qui depuis écrivoit à son fils : *Servez le Prince dans les ambassades, dans les armées, & jamais dans sa Cour, quelque dénomination & quelques gages qu'on vous y donne.*

Certes jamais homme d'honneur & de sens ne se familiarisera avec celui dont la colere peut devenir atroce, ou qui seulement peut le rebuter tout-à-coup par un caprice. Mais n'est-ce pas une très-lâche injustice que de jouer à billes inégales ? La bonté des Princes pour ceux qui les approchent en particulier, doit donc être douce, sensible, honorante, confiante, obligeante; mais non familiere, à moins que l'âge, l'acquis, le talent, la gloire, la vertu, la vraie grandeur enfin, ne donnent une supériorité qui franchisse la distance des rangs.

C'est en public, au contraire, qu'il faut

être affable & familier, parce que cette sorte de familiarité ne sauroit tirer à conséquence. Henri IV étoit dans sa galerie avec toute sa Cour, au retour de la chasse, quand son jardinier Bearnois repoussé lui crie de loin en entrant de force : *Sire, embrassez-moi la cuisse.... Voilà ce coquin d'un tel qui, je parie, m'apporte de bons melons.* Telle fut la réponse de Henri-le-Grand, & cette gaieté d'un Héros qui prise les melons parce qu'il y voit le zele du sujet qui les arrose, n'a-t-elle pas une sorte de majesté ? Il étoit en public, quand, entrant dans l'Eglise de Saint-Denis, au milieu d'un peuple immense, le jour & au moment de son abjuration, une bonne femme se jettant à genoux pour baiser le bas de son pourpoint, il la prend dans ses bras & lui dit : *on ne s'agenouille que devant Dieu, & je ne suis que votre pere.* C'étoit en public que l'Ambassadeur d'Espagne le trouvant trop pressé par sa noblesse, il répondit : *ventre saint gris ! si vous les voyiez un jour de ba-*

taille, ils me ſerrent de bien plus près. Voilà les Rois des ames nobles (& les autres valent-elles qu'on leur commande ?) Voilà leur familiarité. Voilà leurs vraies reſſources ; & le tréſor qu'on leur arrache lorſqu'on les rétrécit dans les entraves d'une étiquette habituelle qui, calculée, ce me ſemble, pour condamner les Rois à l'imbécillité, fait de l'horloge le vrai Souverain.

Le talent de parler à propos & de ne dire que ce qu'il faut, fut l'art ſuprême de Louis XIV : il l'avoit par-tout ; c'étoit ſon geſte, ſa maniere, & tout le monde n'eſt pas né ainſi ; mais le ſentiment vient de ſoi-même & ſans étude ; & le ſentiment eſt la pierre de touche des convenances.

J'ai cité l'éloge de Bontemps, de cet excellent homme, qui ſuppléoit par des bienfaits perſonnels & déguiſés, à ce que l'épuiſement de la caſſette du Roi, la miſere des temps, ou la ſurcharge de ſon Maître, ne lui avoient pas permis d'ob-

tenir (1). Tout le monde ſait le mot touchant que la mort de la Reine inſpira à Louis XIV : *c'eſt le premier chagrin qu'elle m'ait cauſé.*

Ce grand Prince aimoit dès ſa jeuneſſe le Maréchal de Villeroi, & malheureuſement pour la Nation & les armées, il ne s'en étoit pas déſabuſé. Enfin après Ramillies, le Maréchal ſe retira à Villeroi dans une ſorte de diſgrace, & ne parut plus à la Cour. A la mort de Monſeigneur, Villeroi ſe préſenta tout-à-coup au dîner devant le Roi, & parut en ſilence. *Monſieur le Maréchal*, dit le Monarque, *on retrouve ſes amis dans l'occaſion.* Ce mot, d'une ſenſibilité noble & profonde, eſt bien beau.

Mais ce n'eſt pas ſans expérience & même ſans leçons que Louis XIV avoit appris à parler ainſi.

Dumontal, l'un des plus grands Officiers de ſon tems, qui, dans le parti de

(1) Après la mort de Bontemps, pluſieurs perſonnes qui n'avoient point de titres, allèrent réclamer le paiement de leurs penſions ſur la caſſette ; elles étoient ſur la liſte ; mais Bontemps les payoit de ſes deniers.

M. le Prince, avoit défendu Mézieres contre ſon Roi, auquel il le rendit après une très-belle défenſe, entendit à ce même Mézieres ce propos indiſcret, peut-être, dans la bouche d'un Maître: *Montal, vous ſouvenez-vous de nous être rencontrés ici autrefois? Oui, Sire,* répondit le généreux ſoldat, *& ſi la poudre ne m'eût pas manqué, Votre Majeſté y ſeroit encore.* Le Roi ſe ſouvint trop de cette leçon; car Dumontal ne fut jamais Maréchal de France.

Louis XIV fut plus noble & plus véritablement Roi quand Lauzun s'emportant, & menaçé d'être rendu auſſi petit qu'on l'avoit élevé, oſa dire qu'on ne pouvoit que lui ôter ſa patente de Colonel général de Dragons, & la jetta inſolemment ſur la table. Le Roi magnanime lança ſa canne par la fenêtre & ſe contint. On eſt digne de commander aux autres lorſqu'on ſait ainſi les châtier, même en ſe maîtriſant.

Quand Marivaux, outré d'un paſſe-droit, l'attendit ſur le grand eſcalier, &

rompant ſon épée ſur ſon genoux lui dit : *Sire, je voudrois qu'on m'eût ainſi caſſé les bras lorſque je la ceignis pour votre ſervice* : il répondit ſans s'émouvoir : *j'en ſerois fâché, Marivaux, & je le ſuis que vous vous manquiez à vous-même.* Ces élans d'une grande ame ne ſont pas de l'eſprit, & n'en ont pas beſoin.

Louis XIV ſut parler, il ſut ſe taire, il ſut bien entendre & bien juger ; mais il ne ſut pas queſtionner, & c'eſt le grand art dont il s'agit ici. Gâté par ſa Nation & l'Europe entiere, appellé à la gloire par des Miniſtres ambitieux, ſon plan de politique fut d'en impoſer à tous les autres, & ſon moyen de s'en impoſer à lui-même. Il devint donc impoſant, & ne confia plus les affaires qu'à ceux qui en étoient chargés ; il n'ignoroit pas que ſa principale affaire étoit de connoître les hommes ; mais il en crut encore ſur ce point ſes Miniſtres ; ce qui l'iſola entiérement.

Qu'un Prince ne parle d'affaires qu'à ſes Prépoſés, ou à ceux qui en ont l'expérience ;

périence ; à la bonne heure. Mais parler des hommes aux hommes ; & des choſes à ceux qui les connoiſſent, comme uſans & jouiſſans, c'eſt le moyen de connoître les hommes & d'apprendre les choſes.

Il eſt une mémoire qui n'eſt qu'un outil ſervile ; on en voit des prodiges, & cet outil là n'eſt à peu près bon qu'à étonner les enfans.

Il eſt une autre mémoire qui ne ſert qu'au parlage, c'eſt-à-dire en ſuperficie & qui ne montre qu'une grande facilité dans les eſprits animaux de ſe porter à la tête : elle eſt à l'uſage des paraſites, & flatte la vanité qui éteint tout. C'eſt d'elle qu'on a dit qu'elle nuit au jugement, & que le jugement la détruit ; car il ne s'exerce que ſur des choſes ſérieuſes & intérieures. Il peſe, il rapproche, il combine, il néglige, & repouſſe bientôt tout ce qui eſt étranger à ſes combinaiſons.

Il eſt enfin une vraie mémoire, la ſeule bonne, la ſeule utile, la ſeule vivante, qui nous enrichit par notre com-

merce avec les autres hommes. Celle-ci eſt le guide de la vie, & le premier moyen de l'inſtruction.

Perſonne ne manque de la mémoire néceſſaire pour retenir les choſes qui lui ſont indiſpenſables, ou qui l'intéreſſent vivement: le beſoin nous la crée; elle s'étend à la ſuite des deſirs & des fantaiſies : néceſſités, beſoins, deſirs, fantaiſies, mobiles ſucceſſifs de la perfectibilité humaine!

Cette mémoire eſt à l'uſage de tous les hommes; car il n'en eſt pas un qui ne connoiſſe ſa propriété mieux que celle d'autrui. L'hiſtoire parle à celui qui a de l'attrait pour la politique; elle l'anime, elle l'inſtruit : elle ne dit rien à celui qui eſt porté aux ſciences poſitives. Le politique trouve dans l'éloquence, dans la poéſie, dans les arts, des armes à ſon uſage, & par conſéquent des objets de réflexion, tandis que ces choſes n'offrent que de vains ſons ou des tours de force inutiles au ſavant, un plaiſir paſſager à l'amateur, une émotion impérieuſe aux

imaginations ardentes, aux cœurs ſenſibles ; & chaque homme ne retient que ce qui l'a ſaiſi.

La mémoire des choſes qui nous intéreſſent, cette mémoire d'attrait qui fait les hommes habiles en tout genre, tient donc à l'ame. Pour que les notions y pénetrent & y demeurent, il faut qu'elles nous conviennent & faſſent une impreſſion vive & profonde. *Era il giorno qual ciel ſcolorato dal ſol i rai.* Pétrarque n'oublia jamais ce Vendredi ſaint, & la teinte du jour qui lui offrit le premier ſa Laure.

Les notions animées pénetrent & demeurent ; cherchons-les donc : cherchons-les aux lieux où la terre fut préparée pour les recevoir, & ſervons-nous des mêmes précautions pour les extraire & pour les tranſplanter.

Ceci, pour le commun des hommes, dépend de la diſpoſition de leur ame : un Prince a ſes conditions données, & ſa tâche circonſcrite. Tous les arts, toutes les ſciences méritent ſon attention

& ſes égards, comme un des moyens du Gouvernement, comme un effet eſtimable de l'étude, du travail, du perfectionnement d'un don fait à l'homme pour le bien de l'homme. Mais, ſous tout autre point de vue, il n'appartient aux Princes que de connoitre le monde & les hommes, pour les régir par l'encouragement & l'exemple. En cela conſiſte tout ce qu'il doit ſavoir; & la carriere n'eſt pas petite. D'ailleurs il n'y doit point choiſir de guide; car l'emploi ſeroit diſputé à ſes dépens, & c'eſt indirectement qu'il lui faut demander même le chemin.

Non-ſeulement il doit s'interdire les queſtions indifférentes, mais encore les queſtions trop indirectes, car elles ſont gauches & manquent leur effet. Parlez à un campagnard de la chaſſe, à un militaire de ſa garniſon, à un étranger de ſon pays, ils croiront que vous les ſoupçonnez de peu d'eſprit, & que vous eſſayez de vous mettre à leur portée. La réponſe ſera courte & ſeche : vous n'aurez rien appris, & vous aurez déſobligé, ou

du moins découragé votre interlocuteur. Au contraire, si vous vantez l'éducation champêtre, comme plus saine & plus robuste; l'exactitude des devoirs minutieux & monotones en apparence, mais qui donnent l'exemple de la subordination, ame de tout ordre; les productions ou les vigueurs de tel pays, dont on a toujours une idée générale; vous aurez disposé, obligé, encouragé, animé vos trois acteurs; vous en tirerez tout ce qui est en eux, & presque ce qui n'y est pas; car les Princes sont de grands magiciens en fait d'illusion & d'émulation, quand ils savent tracer le cercle & nous y attirer.

L'histoire du jour est sans doute la premiere chose qu'il faut savoir : mais cette histoire s'étend au loin, en raison de ce que la tête qui l'étudie est principale. Quiconque resserre ses rapports n'apprend que des niaiseries, & pis encore; car de même que les vices rempliſſent les intervalles de l'oisiveté, les mysteres & les tracasseries dont la base est presque

toujours dans les rêves d'une imagination ou d'un cœur corrompu, nourriſſent les enfans des Cours. Ce n'eſt pas dans les Villes qu'on peut connoître les grands intérêts de l'humanité, & par conſéquent s'inſtruire de ce qu'il faut eſſentiellement qu'un Prince ſache. Il eſt vrai que là naiſſent & fermentent les cauſes qui produiſent les grandes calamités; *mais où les hommes ont le moins de vertu, la fortune a le plus de puiſſance*, dit Machiavel; & tout ce qu'un Prince doit apprendre ne tend qu'à lui donner de la vertu, & le talent de la découvrir dans les autres. Il faut pour cela qu'il franchiſſe l'enceinte du Bagne Aulique.

Qu'il ſache donc queſtionner chacun ſur ſa choſe, & ſur ce qu'il doit apparamment ſavoir, mais indirectement d'abord, enſuite avec grace, directement enfin, lorſqu'il ſera plus habile, ce qui ne peut venir qu'avec lenteur; & bientôt il aura acquis le diſcernement du menſonge & de la vérité, du ſage & du charlatan,

ſur-tout à l'aide de la vraie bonté qui toujours inſéparable de la juſtice raſſurera les modeſtes en écartant les avantageux qui s'endorment au bruit de leur propre chant, & qui éloignent les hommes doués de pudeur.

Bien écouter & bien entendre eſt un acceſſoire inſéparable de l'art de bien queſtionner : écouter & répondre, choſe ſi rare même entre particuliers, que le célebre Duc de la Rochefoucault, l'homme le plus perſuaſif de ſon tems, diſoit que tout ſon talent, dont on lui demandoit le ſecret, conſiſtoit en cet art qu'il n'avoit vu à perſonne. Et cependant l'homme le plus éclairé, le plus tranſcendant, s'il n'écoute pas, n'a que ſa penſée : celui qui répond après avoir écouté, a certainement deux penſées, & par conſéquent il eſt plus riche ſur la queſtion du moment. Ecouter eſt choſe indiſpenſable à un Prince, ſous peine de déſobliger celui qu'il a queſtionné.

L'inſtruction Nous l'avons dit : toute ſupériorité mépriſée eſt bientôt haïe. Voyez l'intérieur domeſtique de la vie privée. Un enfant qui ſecoue le joug de ſes parens, s'éloigne, ſe dépite, ſe cache, & donne bientôt tous les ſignes de la haine & de la rebellion.

Si l'on ſe faiſoit ſon ſort, peu d'hommes ſages & expérimentés voudroient être Princes. Mais la ſageſſe ainſi que l'honneur, qui n'eſt autre choſe que la ſageſſe en action & en repréſentation, conſiſte à remplir de ſon mieux ſa tâche & ſes devoirs d'état. Celui d'un Prince, c'eſt de donner le ton aux mœurs de ſon temps : ſa tâche eſt de vivre toujours en préſence. Pour être dignement en préſence, il faut entendre la langue que l'on parle autour de ſoi, ſauf à en retrancher les expreſſions paraſites, & les propos de convention entre oiſifs, qui ſe retrouvant tous les jours, n'ont cependant rien à ſe faire ni à ſe dire. Les hommes ne parlent que la langue de leur intérêt, mobile naturel de tout rap-

prochement ſincere. Pour entendre la langue du monde, il faut donc connoître ſes intérêts : là ſe réſume toute l'inſtruction néceſſaire à un Prince.

Il doit, je l'ai dit, ſavoir l'hiſtoire du jour ; mais je n'entends pas par ces mots l'hiſtoire ſcandaleuſe. On ne croit que trop qu'il faut tout ſavoir. J'ignore s'il eſt des Peintres qui vouluſſent obſerver leur modele dans toutes les ſituations, & qui puſſent ſe répondre de n'en concevoir aucun dégoût capable de refroidir leur imagination. Mais je ſais qu'il n'eſt point d'homme qui ne perde quelque choſe à entendre dire du mal des gens de ſa connoiſſance, & à les faire ſcruter malignement & de trop près. On a beau dire : « que les paſſions ſont les mobiles de » tout, que les petites cauſes les mettent en action & bientôt en fermentation ; que qui ne ſait pas les miſeres » de l'homme, ne connoît de lui que » les dehors ». Ces détails fautifs peuvent faire les ſuccès d'un tracaſſier ſubalterne ; mais un grand Prince doit ſavoir

que ſi les vices lient paſſagérement les hommes, les vertus ſeules les uniſſent à demeure, & que ſa miſſion perſonnelle eſt d'être le centre d'une union durable.

L'hiſtoire du jour n'eſt que la préparation de celle du lendemain ; elle ne ſauroit être démêlée que par la connoiſſance de celle de la veille, & ainſi d'un jour à l'autre en rétrogradant. On ſe ſouvient depuis que l'on exiſte réellement, & l'on pourroit faire ſa propre hiſtoire. On le croit du moins, & cependant on y ſeroit bien embarraſſé, ſi l'on ne ſe réſignoit pas à ſe contenter d'un Journal ſec & monotone ; car pour peu qu'on voulût animer la ſcene & ſe rendre compte des motifs & des conſeils qui nous déterminerent, des moyens & des événemens qui nous les procurerent, on ſe trouveroit obligé d'embraſſer l'hiſtoire des autres, & par conſéquent de la ſavoir.

Nous ne connoiſſons notre propre vie que comme préſens & contemporains. Tout ce qui eut trait à nous, appartient de même à notre mémoire. Hors de ce

cercle nous ne connoîtrons rien que par le même procédé. Quelque choſe nous échappe de ce qui fut ſous nos yeux : nous nous adreſſons à ceux qui étoient avec nous : ils nous ſont néceſſaires ſous ce rapport, pour nous inſtruire de nous-mêmes. Suivons la chaîne.

Nous verrons, ou du moins nous commencerons à ſoupçonner que ce que nous avons cru nous être étranger, a fait notre ſort en décidant de nos idées premieres, celles-ci de notre début, notre début de notre réputation, de notre exiſtence. Nous ſaurons que l'hiſtoire de tel Prince tient abſolument aux ſujets qui environnerent ſon enfance ; que le choix des ſujets dépendit de telle intrigue, celle-ci du caractere de l'homme principal, & les modifications de ce caractere, des entours de ſon enfance ; que le choix de ces entours provint des réflexions profondes d'un homme qui, pour avoir trop d'expérience & trop compté ſur cette expérience, crut voir les mêmes circonſtances menacer après

lui des mêmes ébranlemens qui avoient fatigué ſon premier âge ! que cette combinaiſon manqua dans les détails, parce que jamais les détails ne ſe reſſemblent; d'où il ſuit que la haute prévoyance les dédaigne & ne s'appuie que ſur les fortes maſſes qui ſe retrouvent toujours les mêmes; de ſorte que les vraies maximes, les bonnes recettes pour les bons choix, ſe reſument à la vertu & toujours à la vertu.

De cet apperçu de circonſtance qui nous démontre que tout eſt lié, doit naître le deſir d'étendre nos connoiſſances ſur les diverſes reſſources, ſur les différentes manœuvres du mobile univerſel, l'intérêt. Il faut queſtionner ſur les événemens du jour ceux qui vivent au-dehors; ſur ceux de la veille, ceux qui ont vécu la veille, ainſi de la ſurveille & des antécédens. De là le prix ineſtimable des hommes d'expérience, des hommes âgés, des vieillards, de ceux ſur-tout qui s'enrichirent de connoiſſances utiles, & qui ſe les rendirent

propres; car l'habitude & le ſoin de bien queſtionner nous ont acquis le diſcernement des hommes à qui le vrai, le faux, le problématique, ſont indifférens d'avec ceux de bonne foi, quiont le conſentement intérieur de ce qu'ils affirment.

Les hommes nous ſont utiles à augmenter nos connoiſſances, & par là nos combinaiſons; ils le ſont préciſément en raiſon de ce qu'ils ont vécu abſens de nous; mais les abſens ne peuvent correſpondre avec nous que par écrit : les écrits ſont des livres, & les livres ne ſont autre choſe que des correſpondances d'abſens. C'eſt ſeulement en ce ſens, qu'il faut prendre d'abord la lecture dont on eut peur étant enfant, & dont on fut ennuyé & dégoûté dans l'adoleſcence, parce que nos inſtituteurs ignorent l'art de nous la rendre utile, en nous en faiſant voir la néceſſité.

La lecture eſt néceſſaire comme truchement du paſſé & des abſens : elle l'eſt encore comme pénible à notre aurore volage; l'habitude de prendre ſur

ſoi, de ſe vaincre ſur le penchant de diſſipation inſéparable de la jeuneſſe, de ne ſatisfaire ce beſoin que lorſqu'il eſt vraiment décent & néceſſaire, eſt ſans doute la meilleure que l'homme puiſſe contracter dans tous les états, dans toutes les conditions. Mais la contradiction, ſeconde éducation des hommes ordinaires, eſt refuſée aux Princes. Les choſes ſeules leur réſiſtent; & comme ce combat eſt toujours déciſif ou à-peu-près, il eſt bon que l'initiation à l'état d'homme leur ſoit pénible; c'eſt-là le fruit des efforts du premier âge, pour s'habituer à la lecture. Mais il faut plus. Il faut s'en rendre propres les avantages, & ſavoir s'en ſervir pour devenir ce qu'on doit être, pour étendre ſes correſpondances, ſon influence & ſes rapports.

La même regle que nous avons donné pour l'art de bien queſtionner, ſert au choix des correſpondans & des hommes de confiance. Elle doit ſervir encore au choix des correſpondans, d'où ſuit celui des livres; livres préſens & animés d'a-

bord; livres du jour; livres de la veille, & progreſſivement ainſi; livres du moyen âge; livres anciens enfin, capables d'intéreſſer une curioſité ſage, modérée par le goût, & dirigée dans le ſeul objet de devenir digne de tenir ſon rang dans le monde.

D. Juan d'Autriche, élevé juſqu'à ſon adoleſcence, chez un ſimple Gentilhomme, comme ſon fils, étant à la chaſſe le jour qu'il devoit lui dévoiler ſa naiſſance, voit, à l'approche de l'Empereur, celui qu'il croyoit ſon pere, tomber à ſes genoux, lui embraſſer la botte, & lui déclarer qu'il eſt fils de l'Empereur. JE M'EN ÉTOIS DOUTÉ, répond ſans émotion ce jeune Prince, qui devint bientôt un Héros. Penſe-t-on que le ſang de Charles-Quint eut le privilege de ſe deviner? Il eſt plus vraiſemblable que ſon ſage Mentor l'avoit nourri de principes & de lectures qui lui élevoient l'ame audeſſus de ſa condition apparente.

Il faut, pour tenir ſon rang dans le monde, qu'un Prince en connoiſſe l'Hiſtoire.

les intérêts ; les intérêts du jour tiennent à ceux de la veille ; ils ont leur racine dans ceux des temps qui ont précédé. Nous voici donc arrivés à l'hiſtoire qui n'eſt point, comme on l'a dit, une leçon qui eſt un aliment.

On offre l'hiſtoire avant que la curioſité ſoit éveillée ; c'eſt-à-dire, qu'on nous nourrit avant que nous ayons faim. Le beſoin eſt le principe de tous les plaiſirs intellectuels, comme des plaiſirs ſenſibles ; & celui même qu'on trouve à ſecourir un malheureux, à l'obliger avant qu'il le demande, à s'incommoder, à ſe dévouer pour autrui, eſt une ſuite du beſoin de ſe répandre, qui affecte toute ame noble.

Il faut que l'homme ſente le beſoin de s'inſtruire, ſi l'on veut qu'il s'inſtruiſe : or, comme on n'a certainement point eu cette attention pour un Prince, pas plus & même moins que pour les autres enfans, puiſqu'on prévenoit ſes deſirs en toute autre choſe ; méthode qui rend les Grands peu ſuſceptibles du vrai bonheur

heur; il ne doit point ſe décourager de n'avoir rien retenu des leçons de ſon enfance. L'inconvénient n'eſt pas même grand, on n'en eût fait qu'un perroquet.

Mais aujourd'hui que ſa volonté eſt éveillée, il ne s'agit que d'exciter ſon attention & de la ſoutenir. Je ſuppoſe que le Prince à qui nous voulons donner le goût de l'étude, ſoit un fils de France, & que la méthode que nous avons préſentée de rencontrer & de ſaiſir la réunion des intérêts, lui paroiſſe au premier coup-d'œil exiger des lectures trop étendues, on peut les rapprocher & les borner à un ſeul objet.

Par exemple, il eſt glorieux de ſon ſang, ou du moins de ſon rang, & ce rang le ramene à ſa naiſſance, celle-ci à ſes ancêtres. Il ne s'ennuira pas d'une notice raiſonnée de ſa généalogie; il y verra ſon pere homme d'eſprit & de mœurs, ayant amaſſé bien des connoiſſances, & promettant à ſon pays un Prince digne de ſon ſiecle; mais trop tôt ravi à l'attente de la nation, pour qu'il ait eu ſur elle

une grande influence. Son aïeul, particulier aimable, mauvais, Prince, enfant gâté, homme avorté. Son biſaïeul, plein d'eſprit, d'ame & de volonté, l'eſpoir de ſon pays, & tout cela produit par la ſeule vertu de l'education, dans un fond naturellement foible & difficile. Son triſaïeul, bon homme, mais nul; le quatrieme, grand, élevé, & toujours noble, quoique couvert d'humiliations ſur les fins de ſa carriere; le cinquieme, triſte, avide, méfiant, craintif, mais ayant le ſentiment & le goût de l'ordre & de la dignité; le ſixieme, Héros aimant, aimable, actif, économe, intrépide, qualités dont la réunion appelle & fixe la fortune.

Ici le confluent ſe rencontre; il faut quitter le fleuve & remonter la riviere. Le ſeptieme aïeul n'a que de grands domaines & un royaume idéal. Le huitieme n'eſt qu'un Prince du Sang, & bientôt on retrouve cette tige elle-même branche cadette d'une maiſon ſéparée du trône depuis des ſiecles. Le Prince qui

lit l'hiſtoire de ſes peres, voit par quel genre de conduite cette branche cadette échappa au naufrage de ſa maiſon dans une grande cataſtrophe, en releva l'éclat & depuis en recueillit les débris; par quels moyens cette branche ainée, ſi puiſſante lors de ſon malheur, s'étoit établie, accrue, maintenue & conſervée; tandis que d'autres poſtérieures, fortement apanagées, prodigieuſement ſervies par la fortune, ont diſparues; par quels moyens elle avoit échappé à la décadence qui dégrada la branche de Courtenay; à l'obſcurité qui en enveloppa tant d'autres, tellement que de nos jours le dernier de la branche de Dreux eſt mort fol, artiſan dans une ville de Picardie.

Ce coup-d'œil lui fera appercevoir ſi ce n'eſt ſentir qu'il eſt une véritable maniere de s'inſtruire qu'il n'a pas connue; & le mal n'eſt pas grand; car on vouloit lui *apprendre;* & tout ce qu'on lui auroit appris, auroit été à lui comme les meubles de ſon palais qui l'attendent & ne le

ſuivent pas, au lieu que ce qu'il va connoître lui appartiendra & ſera vraiment à lui.

Ceci, par exemple, lui aménera la penſée qu'il eſt homme, tout autrement qu'on ne la lui avoit offerte juſqu'à préſent. La Religion faiſoit deſcendre cette vérité du Ciel, & il la croyoit comme on croit les vérités religieuſes. La morale la poſoit en fait comme viſible; mais tout ce qui eſt viſible n'eſt pas frappant. Elle en tiroit d'ailleurs des inductions qui lui parurent reſſembler à un ſermon, & il n'avoit ni le tems ni la patience de l'entendre. Le mot d'Alexandre, celui d'Antigone & d'Adrien, la maladie, la mort de ſes ſemblables confirment aſſez cette vérité, je l'avoue; mais de ces choſes l'une eſt habituelle, & nul ne réfléchit l'habitude: le reſte eſt éventuel, perſonne n'y penſe ſérieuſement, & c'eſt un bonheur à tout prendre. D'ailleurs tout cela eſt direct, & nous n'aimons pas les leçons directes. La nature l'a voulu: il ne pouvoit être dans ſes plans que la moitié du monde employât ſon temps à endoctriner l'autre.

Ici c'eſt tout autre choſe ; je remonte à mes aïeux, & je vois que chacun d'eux s'eſt ajouté quelque parure ; de ſorte qu'en les prenant en ordre renverſé, il me ſemble qu'on les dépouille. Ils ont donc commencé comme les autres ? Hélas ! oui : & s'ils n'avoient été que des *hommes de peu* (1), je courrois riſque d'être au coin de la rue bon & valide porte-faix.

Mais avant eux il y en avoit d'autres, & que ſont-ils devenus ? Cela me méneroit trop loin peut-être ; & après tout, il me ſuffit de ſavoir ce qui réuſſit à mes ancêtres, ce qui leur manqua, ce qui détruiſit leurs aînés, & les rendit ainſi poſſeſſeurs de la maſſe entiere. Cependant à quoi tout cela me ſert-il au fonds ? Je ſuis bien établi, qne m'importe le récit des agitations paſſées ?... Que m'importe ? c'eſt que je veux vivre, & qu'ainſi je veux de l'avenir. Or l'avenir pourroit

(1) Des *Biſognes* comme diſoit le vieux mot que l'Italien exprime plus énergiquement.

bien reſſembler au paſſé, puiſque les hommes qui ſont les moteurs des choſes naiſſent toujours avec les mêmes organes, les mêmes facultés, les mêmes paſſions, & rencontrent les mêmes écueils.

Ainſi qu'il eſt impoſſible de connoître les intérêts d'aujourd'hui, ceux de la veille, ceux des jours écoulés, ſans embraſſer un grand nombre de notions & de circonſtances acceſſoires, de même il eſt impoſſible de ſuivre & de remonter l'hiſtoire d'une grande maiſon ſans connoître preſque toutes les appartenances de celle du tems.

A meſure qu'on remonte, les notions à prendre ſont même néceſſairement plus nombreuſes, plus étendues; car le bruit a ceſſé; la tourbe a diſparu; les faits ſont éclaircis; les comptes rendus ſont plus authentiques, plus complets; les autorités plus graves, mieux connues. Perſonne n'auroit pu dans le temps obtenir de M. de Torcy le détail des négociations pour la ſucceſſion d'Eſpagne.

Ses précieux Mémoires nous les donnent aujourd'hui.

Voilà donc le jeune Prince qui veut refaire ſon éducation. Engagé dans la lecture des bons Mémoires de chaque ſiecle, & par ſuite dans celle des Hiſtoires générales, quand les Mémoires particuliers faits de bonne main manquent, ou qu'ils deviennent trop volumineux, & ſurchargés; car les détails des âges reculés nous importent moins, & par conſéquent nous inſtruiſent moins que ceux des temps qui ſe rapprochent de nous. Il ne faut alors que des Précis; mais de ces Précis faits de main de maître; de ces Précis où l'Écrivain qui ſait peindre ſans en montrer la prétention, dit tout & tout en peu de mots, parce qu'il a tout vu, tout ſenti, tout réſumé.

Je ne ſais rien qui inſtruiſe mieux & force plus vîte un grand à la réflexion, que l'Hiſtoire, ſi ce n'eſt le tems & l'expérience. Mais le tems nous uſe, ſur-tout quand nous l'uſons; il nous uſe bien auſſi quand nous l'employons; mais moins:

& d'ailleurs c'eſt l'étendre de beaucoup que de prématurer ſa propre expérience, en la ſemant & l'échauffant ſur une couche compoſée de l'expérience des autres, & de celle de nos devanciers ſur-tout.

(*Ici venoit l'hiſtoire conſidérée ſelon la nature & l'ordre ſocial, ſelon la politique, ſelon la morale, & l'application des réſultats généraux à la ſituation particuliere de la Monarchie, pour un des Princes de laquelle cet Ecrit étoit évidemment deſtiné*).

FIN.

LETTRE

REMISE

A

FRÉDÉRIC-GUILLAUME II,

ROI RÉGNANT DE PRUSSE,

Le jour de ſon Avénement au Trône.

Par le Comte de MIRABEAU.

Arcus & ſtatuas demolitur & obſcurat oblivio, negligit carpitque poſteritas. Contrà contemptor ambitionis & infinitæ poteſtatis domitor animus ipsâ vetuſtate floreſcit; nec ab ullis magis laudatur quàm quibus minimè neceſſe eſt.

PLIN. Panégy.

1787.

IL eſt des imputations toutes à-la-fois ſi odieuſes & ſi abſurdes, qu'un homme de ſens n'eſt pas même tenté d'y répondre, & le ſilence eſt le ſeul parti qui convienne à un honnête homme, lorſque ceux qui le calomnient ne ſe nomment pas.

Mais parmi les horreurs qu'on a vomies contre moi dans ces derniers tems, & que j'ai plutôt comptées au nombre des récompenſes de mes travaux, que dans celui de mes malheurs, il en eſt une qui ne m'a pas laiſſé inſenſible.

On m'a accuſé d'avoir remis au roi de Pruſſe régnant, une ſatire contre l'immortel Frédéric II.....

Frédéric II m'a appelé près de lui de ſon propre mouvement, quand j'héſitois à importuner ſes derniers momens du deſir bien naturel de voir un ſi grand homme, & d'échapper au regret d'avoir été ſon contemporain ſans l'avoir connu. Il a daigné m'accueillir, me diſtinguer ; aucun étranger, depuis moi, n'a été admis à ſa converſation. La dernière fois qu'il me manda, il venoit de ſe refuſer au juſte empreſſement de ceux de mes compatriotes qu'avoient attirés à Berlin ſes manœuvres militaires ;... & pour prix de cette honorable bonté, j'aurois fait une ſatire contre lui !....

Certes, Frédéric eſt trop grand, pour que je tente jamais de faire ſon

éloge ! Ce mot *éloge* me paroît fort au-deſſous d'un grand roi ; il ſuppoſe des exagérations peu ſincères ; forcer les faits ou les diſſimuler ; n'enviſager un ſujet que ſous ſes aſpects favorables ; tout louer, en un mot, c'eſt-à-dire, déguiſer ou trahir la vérité, ſont les inconvéniens preſque inévitables de ce genre ; & jamais éloge auquel la critique ne vint pas ſe mêler, ne fut ni vrai ni honorable. Je n'ai donc pas fait, je ne ferai pas l'éloge de Frédéric II. Mais je m'efforce, depuis deux ans, d'élever à ſa mémoire un monument qui ne ſoit pas tout-à-fait indigne des travaux dont ſon règne a été illuſtré, des grandes leçons que ſes ſuccès & ſes fautes ont également données ; j'ai entrepris cet ouvrage conſidérable, qui verra le jour

dans le cours de cette année, & je n'en ai pas fait myſtère.

Le mémoire que j'ai remis à Frédéric-Guillaume II, le jour de ſon avénement au trône, étoit tout-à-fait étranger à ce projet. Il s'agiſſoit ſeulement de mettre ſous ſes yeux les eſpérances des honnêtes gens, qui, depuis longtems, rendoient hommage à ſes intentions, & le vœu des hommes inſtruits, qui ſavoient combien de choſes plus grandes qu'éclatantes, pouvoient éclorre en Pruſſe, ſous un règne nouveau, & ſous un Prince dans la force de l'âge & de l'activité.

Le voici ce mémoire, dont on a voulu me faire un crime. Je préſente le corps de délit à l'Europe ; c'eſt à elle d'en ju-

ger. Je n'ai pas changé une ligne à cet écrit, quoique mon opinion ait varié conſidérablement ſur quelques points de détail, comme on le verra dans mon ouvrage ſur la Pruſſe. Mais je me ſerois reproché d'altérer, même légérement, un mémoire que l'on s'eſt efforcé d'empoiſonner.

On a beaucoup demandé quel droit j'avois eu de préſenter ce mémoire? Mes droits ſont dans cet écrit même.

Outre les remerciemens que le Roi régnant de Pruſſe a bien voulu conſigner dans une lettre, il n'a pas dédaigné de m'en adreſſer encore de vive-voix, au milieu d'une aſſemblée nombreuſe, chez S. A. R. le Prince Henri, ſon oncle, huit jours avant mon départ de Berlin. J'ai cru devoir apprendre ce fait au public, non

pas pour répondre à des contes, qui n'ont jamais pu tromper perſonne, mais parce que le courage d'aimer la vérité eſt plus honorable pour un Roi, que celui de la dire ne peut l'être pour un ſimple citoyen du monde.

LETTRE

REMISE

A

FRÉDÉRIC-GUILLAUME II.

SIRE,

Vous êtes Roi !..... Le jour eſt arrivé où Dieu a voulu vous confier le ſort de pluſieurs millions d'hommes, & le pouvoir de faire de grands biens ou de grands

maux ſur la terre. Le ſceptre vous eſt remis à l'âge où l'on eſt capable d'en porter le fardeau ; vous devez être raſſaſié de jouiſſances vulgaires, vous avez uſé de tous les plaiſirs, un ſeul excepté... ; mais auſſi c'eſt le plus grand, le ſeul inépuiſable. Il vous étoit interdit ; il eſt en votre pouvoir ; vous allez veiller ſur le bonheur des humains.

Avantages réels & acquis.

Vous parvenez au trône dans une heureuſe époque ; le ſiècle s'éclaire de jour en jour, il a travaillé, il travaille pour vous, il vous amaſſe des idées ſaines ; il étend ſon influence ſur votre nation que tant de circonſtances ont retardée. Une logique ſévère juge de tout aujourd'hui ; les hommes qui ne voient que leur ſemblable ſous le manteau royal, & qui en exigent des vertus, ſont plus nombreux que jamais ; on ne peut plus ſe paſſer de leur ſuffrage, & il ne reſte à leurs yeux qu'un genre de gloire, tous les autres ſont épuiſés. Les ſuccès militaires, les talens poli-

tiques, les prodiges des ARTS, les progrès des ſciences, tout a paru & brillé tour-à-tour d'une extrémité de l'Europe à l'autre; la bienfaiſance éclairée, qui organiſe & vivifie les empires, ne s'eſt point encore montrée ſur le trône pure & ſans mélange : c'eſt à vous à l'y faire aſſeoir; cette gloire ſublime vous eſt réſervée. Votre prédéceſſeur a gagné ſans doute aſſez, & peut-être trop de batailles; il a trop fatigué les cents voix de la renommée : il a, pour pluſieurs règnes, pour pluſieurs ſiècles, à-peu-près tari la gloire militaire. Si les circonſtances vous forçoient à l'imiter, il faudroit ſe montrer digne de lui, & Votre Majeſté n'y manqueroit pas; mais il n'y a pour Elle aucune raiſon de chercher avec peine & par des ſentiers battus une gloire où l'on ne peut plus arriver qu'à la ſeconde place; tandis qu'avec plus de facilité vous pouvez vous créer une gloire plus pure, non moins brillante, & qui ſoit la vôtre unique-

ment. Frédéric a conquis l'admiration des humains ; jamais Fréderic n'obtint leur amour, il peut vous appartenir tout entier.

Sire, votre taille, votre figure rappellent les héros de l'antiquité ; c'eſt beaucoup pour les ſoldats, c'eſt beaucoup pour le peuple, dont le ſens droit & ſimple aſſocie les belles qualités de l'ame à la beauté du corps; & telle fut la première intention de la nature. Auſſi ces formes héroïques ſont-elles embellies chez vous d'une teinte très-remarquable de douceur, de calme, de bonté, & ceci n'eſt pas peu, même pour les philoſophes. Votre cœur eſt ſenſible ; & la néceſſité d'une longue circonſpection doit avoir tempéré ce que votre bonté naturelle vous auroit donné de trop en facilité. Votre eſprit eſt juſte, j'en ai ſouvent été frappé ; votre élocution eſt forte & préciſe : vous avez montré pluſieurs fois que vous poſſédiez l'empire de vous-même ; vous n'a-

vez point été élevé, mais vous n'avez pas été gâté ; & les hommes qui ont de l'énergie, ſavent bien ſe paſſer d'éducation : ils reçoivent à chaque inſtant celle des choſes ; c'eſt la bonne, elle ne ſe déſapprend pas. Vos moyens ſont grands ; vous êtes le ſeul ſouverain de l'Europe, qui, loin d'avoir des dettes, ayez des tréſors. Vos troupes ſont excellentes ; votre nation eſt docile, fidelle, & bien plus douée d'eſprit public, qu'on ne devroit l'attendre de ſa conſtitution ſervile. Quelques parties de l'adminiſtration, la comptabilité, par exemple, & toute la manutention, purement militaire, méritent dans vos états de grands éloges. Un de vos oncles, chargé de gloire & de ſuccès, a la confiance de l'Europe, les talens d'un héros & l'ame d'un ſage. C'eſt un conſeil, un coopérateur, un ami que la nature & le ſort vous envoient au moment où vous en avez le plus de beſoin, au moment où votre déférence pour lui vous acquérera

d'autant plus infailliblement tous les ſuffrages, qu'elle ſera plus volontaire. Vous avez des rivaux de puiſſance, & pas un voiſin qui ſoit vraïment à craindre. *Celui qui paroiſſait ſ'annoncer pour redoutable, a menacé trop longtems pour frapper ; il apprit à vous connoître ; il entreprit avec précipitation ; il renonça de même à ce qu'il avoit entrepris. Il renoncera encore à ſes nouveaux projets ; il convoitera tour, il n'obtiendra rien et ne ſera jamais qu'un aventurier, irréſolu, à charge aux autres et à lui-même. Pour ſe préſerver de lui, il ne faudra que le laiſſer s'agiter de ſes conceptions qui s'oppoſent entr'elles.*

Enfin, SIRE, vous êtes le ſeul Prince qui ſoyiez dans la néceſſité indiſpenſable de faire de grandes choſes, le ſeul dont on en attende ; & cette néceſſité, cette attente, doivent être comptés au nombre de vos plus grands moyens.... Quelle admirable ſituation eſt la vôtre ! que d'ineſtimables avantages vous ap-

portez ſur ce trône où vous trouvez le pouvoir de tout faire !... Il eſt redoutable ce pouvoir, même pour celui qui le poſsède ! mais auſſi les grandes inſtitutions, les réformes importantes, la régénération des empires n'appartiennent qu'à des monarques abſolus.... Veuillez, ah ! veuillez recueillir les tréſors qu'étale ſur vos pas la Providence ; méritez les bénédictions du pauvre, l'amour du peuple, le reſpect de l'Europe, les vœux des ſages ; ſoyez juſte, ſoyez bon, & vous ſerez heureux, vous ſerez grand.

Grand ! SIRE, vous voudrez ce titre ; mais vous le voudrez de la bouche de l'hiſtoire & de celle des ſiècles futurs. Vous le dédaigneriez dans celle de vos courtiſans que vous avez entendus, que vous entendrez déſormais bien davantage prodiguer même la louange groſſière. Si vous faites ce que le fils de votre eſclave aura fait, dix fois par jour mieux que vous, ils diront que VOUS AVEZ

Courtiſans.

FAIT UNE ACTION EXTRAORDINAIRE : ſi vous obeiſſez à vos paſſions, ils diront que VOUS FAITES BIEN : ſi vous prodiguez le ſang de vos ſujets comme l'eau des fleuves, ils diront que VOUS FAITES BIEN : ſi vous affermez l'air, ils diront que VOUS FAITES BIEN : ſi vous vous vengez, vous ſi puiſſant ! ils diront que VOUS FAITES BIEN.... Ils l'ont dit quand Alexandre dans l'ivreſſe déchira d'un coup de poignard le ſein de ſon ami ; ils l'ont dit quand Néron aſſaſſina ſa mère.

Mais vous, SIRE, c'eſt du ſentiment intérieur de votre propre juſtice, c'eſt de la conviction éclairée de votre bienfaiſance que vous avez beſoin. Votre conſcience ſera votre premier juge ; & votre peuple, l'Europe & la poſtérité confirmeront ſes décrets. Il vous faut néceſſairement leur eſtime, eh ! combien il vous ſera facile de l'obtenir ! Si vous rempliſſez infatigablement vos devoirs ſans jamais remettre au lendemain

le

le fardeau du jour précédent ; ſi, par des principes grands & féconds, vous ſavez les ſimplifier & les mettre au niveau des forces d'un homme ; ſi vous donnez à vos ſujets toute la liberté qu'ils peuvent porter ; ſi vous protégez toutes les propriétés ; ſi vous facilitez les travaux utiles ; ſi vous effrayez les petits oppreſſeurs qui ſous votre nom voudroient empêcher les hommes de faire pour leur avantage, ce qui leur convient ſans nuire à autrui ; un cri unanime bénira votre autorité, la rendra plus ſacrée, plus puiſſante, & tout vous deviendra aiſé ; car toutes les volontés & toutes les forces ſe réuniront à votre force & à votre volonté ; votre travail acquérera chaque jour une nouvelle douceur. La nature a rendu le travail néceſſaire à l'homme ; elle lui a donné auſſi ce précieux avantage que le changement de travail eſt tout-à-la-fois pour lui un délaſſement & une ſource de plaiſir. Qui plus aiſément qu'un roi peut vivre ſelon

cet ordre de la nature ? un Philoſophe a dit : *qu'aucun homme n'étoit auſſi ennuyé qu'un roi* ; il devoit dire : QU'UN ROI FAINÉANT ; eh ! comment l'ennui pourroit-il atteindre le ſouverain qui veut faire ſon métier ? Entretiendra-t-il jamais mieux la vigueur de ſon eſprit & ſa ſanté même qu'en ſe préſervant par le travail du dégoût que doit éprouver tout homme de ſens au milieu de ces diſeurs de rien, de ces artiſans de faſtidieuſes louanges, qui n'étudient le prince que pour le corrompre, l'endormir & le filouter ?... Leur ſeul art eſt de le rendre apathique & foible, ou impatient, bruſque & inappliqué.... Votre peuple jouira de vos vertus ; car il n'y a qu'elles qui puiſſent conſerver, améliorer ſon patrimoine. Vos courtiſans cultiveront vos défauts ; car c'eſt ſur eux ſeuls que peuvent porter leur crédit & leurs eſpérances.

Habitude. SIRE, l'habitude non moins que les circonſtances influe ſur les hommes ; &

le commencement détermine l'habitude. Voilà pourquoi les premiers momens d'un règne ſont ſi précieux ; on en eſpère tout, & le plus léger effort qui ſeconde cette eſpérance, la confirme, la double, la centuple ; on s'affermit dans l'amour du bien par le plaiſir de l'avoir fait, & celui que l'on veut faire devient plus aiſé par celui qu'on a déjà effectué.

Or, le commencement, SIRE, dépend abſolument de vous ; ne prenez que de bonnes habitudes ; n'en laiſſez point établir de frivoles autour de votre majeſté. Qu'on voie en vous un homme appliqué & véritablement amoureux du bien public ; tous vos miniſtres, tous vos courtiſans travailleront auſſitôt. L'émulation des idées utiles naîtra & produira infailliblement quelques fruits. Elle vous ſervira du moins à juger la portée de l'eſprit de ceux qui vous approchent ; elle peut quelquefois réveiller ou même faire éclorre une penſée heureuſe, & vous

aurez tourné au bien de votre peuple jusqu'à ce penchant à la flatterie qu'on ne peut entiérement bannir des cours.

Ne pas trop gouverner.

Vous pouvez, dès le commencement, vous assurer la liberté d'esprit que demandent les grandes affaires, en classant celles qui appartiennent à l'autorité souveraine, & laissant à la magistrature & à l'administration toutes celles qui peuvent & doivent finir sur le lieu.

Plus d'un souverain estimable s'est rendu incapable de régner avec gloire, en se laissant écraser du soin des affaires privées. Pour vous, SIRE, comme il vous convient de *gouverner toujours bien*, *il est digne de vous de ne pas trop gouverner*. Pourquoi, dans le gouvernement civil, montrer le pouvoir du roi, lorsque les affaires peuvent aller sans lui? L'autorité une fois établie, la sûreté au-dehors assurée, la justice civile & criminelle distribuée sur des principes d'égalité entre toutes les classes des citoyens, & par conséquent les propriétés de tout

genre ſuffiſamment calculées, les contributions judicieuſement aſſiſes, les travaux publics, les chemins, les canaux ſagement dirigés, que reſte-t-il à faire au gouvernement ? Rien, qu'à jouir du travail des citoyens, qui, en faiſant leurs affaires ſous votre protection pour leur plus grand intérêt, font celles de l'état & les vôtres.

Le prince qui examinera s'il ne vaudroit pas mieux laiſſer aller ſeules la plupart des choſes humaines, un tel prince eſt encore à paroître, & c'eſt celui-là cependant qui gouvernera, comme Dieu, par le miniſtère de la raiſon & de l'intérêt de chacun, en aſſurant ſeulement à tous le fruit de leur intelligence & de leur travail. Où les hommes ſeront les plus libres, là ſera le plus grand nombre, & là auſſi ils auront le plus de ſoumiſſion & d'attachement pour l'autorité ; car l'autorité eſt eſſentiellement amie de la liberté qu'elle protège. Perſonne ne lui demande autre

choſe, ſinon : FAITES ENSORTE QU'ON ME LAISSE LIBRE ET EN PAIX.

Vous n'êtes sûrement pas à reconnoître, SIRE, que la fureur des réglemens eſt le caractère des petits eſprits, des hommes incapables de généraliſer, nourris d'idées timides, d'appréhenſions ridicules. Cette importante vérité vous indiquera les réformes que vous aurez à faire, & combien vous gouvernerez mieux que vos prédéceſſeurs & vos émules, en gouvernant moins.

Opérations qui peuvent avoir lieu ſur le champ.

Il eſt ſans doute une foule de choſes bonnes, utiles, néceſſaires, urgentes même, qu'il vous eſt impoſſible d'exécuter à l'inſtant. Non-ſeulement il faut que vous les appreniez, que vous les combiniez, que vous les mûriſſiez; car, pourquoi croiriez-vous d'après l'opinion d'un autre ? C'eſt une des plus grandes erreurs dont vous deviez vous défendre, comme auſſi d'être obligé de revenir ſur vos pas. Le manque de ſuite

qu'a montré celui de vos émules qui a tenté le plus de choſes, a plus nui à ſa conſidération politique, que ſes plus lourdes fautes. Non-ſeulement donc il faut que vous appreniez quelles ſont les choſes à faire; mais, ce qui eſt plus difficile, il faut que vous les enſeigniez à vos miniſtres peut-être, à votre peuple certainement. C'eſt en préparant les actes légiſtatifs par la perſuaſion, que vous arriverez, SIRE, ſans ſecouſſes & preſque ſans obſtacles, aux opérations qui exigent des tems plus calmes, & moins ſurchargés que les premiers momens d'un nouveau régne. Mais il eſt des choſes que vous pouvez exécuter à l'inſtant même; & qui, donnant de vous la plus haute opinion, vous feront recueillir les fruits de la confiance, & vous faliciteront les grandes réformes dont votre régne doit être rempli.

Souffrez qu'un homme qui vous aime, pardonnez cette expreſſion libre,

mais profonde; ſouffrez qu'un homme qui vous aime pour le bien que vous pouvez faire, pour le grand exemple que vous allez donner du mal que l'on peut épargner, vous indique quelques-unes de ces choſes qu'un ſeul acte de votre volonté peut opérer, qui ne produiront que du bien ſans nul mélange d'inconvéniens, & feront, des premiers momens de votre adminiſtration, l'aurore du règne le plus paternel qui ait jamais embelli la terre.

Abolition de l'eſclavage militaire.

Au nombre de ces choſes, SIRE, & la première au premier rang, je compte l'abolition de l'eſclavage militaire, c'eſt-à-dire, de l'obligation impoſée dans vos états à tout homme de ſervir depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à celui de ſoixante & plus s'il le peut pour huit gros tous les cinq jours.

Cette affreuſe loi, née des néceſſités d'un ſiècle de fer & d'un pays à demi barbare, cette loi qui dépeuple & déſſèche votre royaume, qui déshonore la

partie la plus nombreuſe & la plus utile d'une nation ſans laquelle vous & vos ancêtres n'auriez été que des eſclaves plus ou moins décorés ; cette loi que vos officiers aggravent encore en levant plus d'hommes que la conſcription militaire ne le permet, ne vous vaut pas un ſoldat de plus que ceux que vous auriez ſans elle par une augmentation de paie dont vous trouverez facilement l'économie dans la juſte réduction des ruineux enrôleurs que Frédéric II entretenoit dans les pays étrangers, & par un arrangement ſage pour recruter l'armée Pruſſienne d'une manière qui élève les ames, qui ajoute à l'eſprit public, qui ait les formes de la liberté au lieu de celles de l'abrutiſſement & de l'eſclavage.

Dans toute l'Europe, SIRE, & chez vous plus qu'ailleurs, on a eu la ſtupidité de laiſſer perdre un des plus utiles inſtincts ſur lequel puiſſe être fondé l'amour de la patrie. On a exigé des

hommes d'aller à la guerre comme de vils troupeaux à la boucherie, lorſqu'il n'y avoit rien de plus facile que de faire pour eux du ſervice public un objet d'émulation & de gloire.

Vos ſujets ſont obligés de ſervir depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à celui de ſoixante, & regardent, avec raiſon, cet aſſujettiſſement comme une très-dure ſervitude. Il en eſt de même des milices en France, qui, moins cruelles, y ſont très-odieuſes. Eh bien ! les Suiſſes ont une obligation ſemblable qui commence deux ans plutôt (dès l'âge de ſeize ans), & ils ſe croient des hommes libres.

En effet, la confédération naturelle qui engage les citoyens d'un même état à repouſſer l'ennemi, à défendre leur héritage & celui de leurs voiſins, eſt ſi manifeſte, & ſon exercice préſente un tel attrait aux jeunes gens, qu'il eſt inconcevable que la tyrannie ait pu être aſſez imbécille pour en faire un fardeau.

Donnez, SIRE, à cette obligation une forme libre & glorieuſe, en la liant à l'exercice de quelque volonté, à la néceſſité de mériter quelque eſtime, à un point d'honneur, & votre armée ſera encore mieux compoſée, & vos ſujets ſe croiront & ſeront réellement ſoulagés d'un grand joug.

D'abord faites grace des dix dernières années de ſervice. Les vieillards n'affoibliront pas votre armée.

Que vos payſans enſuite forment dans leurs paroiſſes, des compagnies nationales qui s'exerceront le dimanche.

Que les compagnies nationales nomment entre-elles des grenadiers, & que ce ſoit parmi ceux-ci qu'on prenne les recrues de vos régimens. Ne les faites pas choiſir par vos officiers, ni par le magiſtrat, mais à la pluralité des voix de leurs camarades ; tout arbitraire ſe trouvera banni, tout choix deviendra une diſtinction, & les paroiſſes répondant des ſoldats qu'elles vous auront

fournis, & devant remplacer leurs grenadiers, lorſque ceux-ci ſeront partis pour l'armée, vos troupes ſeront toujours au complet, ſans effort, ſans tyrannies, ſans murmures.

Les rois, créateurs d'une puiſſance, impatiens de jouir, ne ſe fient pas aux principes généreux; ils craignent que les hommes qu'ils appellent ne ſoient rebutés par les rigueurs des commencemens. De-là ces diſciplines tyranniques par leſquelles ils penſent fixer ſur leur ſol les infortunés qui s'y trouvent. Il n'y a plus de prétexte à cette erreur dans l'état actuel de votre royaume. Il eſt tems de lui ôter ces formes repouſſantes qui en éloignent les bons ſujets, ou qui leur donnent envie d'en ſortir; banniſſez donc toute contrainte qui n'eſt pas néceſſaire; & combien peu le ſont! celle-là du moins, la plus odieuſe de toutes, ne l'eſt certainement plus. Au reſte, & avant de vous décider à l'exécution d'un plan pour recruter l'armée, il faut con-

ſidérer avec toute l'attention qu'il mérite celui du plus eſtimable de vos miniſtres, du baron de Hertzberg, qui a de vaſtes connoiſſances ſur les plaies profondes de votre pays, & ſes moyens de ſalut & de proſpérité, joint au plus haut degré l'eſprit public & l'amour de la gloire pruſſienne. Il prétend pouvoir recruter votre armée par elle-même, de manière, dit-il, à pourvoir aux beſoins les plus exagérés de la politique la plus inquiette; peut-être, & probablement, ce plan peut ſe combiner avec mes idées; il eſt inconteſtablement un de ceux qu'on peut exécuter dès les premiers inſtans de votre règne. Mais faites-le précéder d'une loi d'affranchiſſement qui appellera ſur vos opérations le concours de tous les ſuffrages & de tous les efforts.

Ce n'eſt pas à un auſſi honnête homme que vous, SIRE, (eh! quel plus grand éloge à faire d'un roi?) qu'il eſt néceſſaire de recommander, à l'égard des enrôlemens, l'obſervation religieuſe de

toutes les capitulations, ſi indignement violées ſous vos prédéceſſeurs, & la pieuſe rémunération des militaires diſtingués par de longs & fidèles ſervices.... Hélas ! SIRE, j'ai vu donner, ſous les fenêtres de votre palais, l'aumône à des hommes qui verſoient leur ſang pour votre maiſon, quand vous ſuciez encore le lait de votre nourrice ! Sans doute votre généreuſe équité améliorera leur ſort. Mais ſongez auſſi au devoir, à la néceſſité d'élever les enfans des ſoldats, qui périſſent aujourd'hui, de la manière la plus déplorable, dans la maiſon des orphelins de Potzdam, où plus de quatre mille ſont entaſſés ; l'humanité vous implore pour ces triſtes victimes, & la politique prévoyante, qui dit trop que de long-tems les états pruſſiens ne ſeront affranchis de la néceſſité d'avoir une grande armée, vous montre aſſez le prix dont ces enfans ſont pour vous.

Liberté de s'expatrier.

On doit être heureux dans vos états, SIRE ; donnez la liberté de s'expatrier à

quiconque n'eſt pas retenu d'une manière légale par des obligations particulières ; donnez par un édit formel cette liberté. C'eſt encore-là une de ces loix d'éternelle équité, que la force des choſes appelle, qui vous fera un honneur infini, & ne vous coûtera pas la privation la plus légère ; car votre peuple ne pourroit aller chercher ailleurs un meilleur ſort que celui qu'il dépend de vous de lui donner ; & s'il pouvoit être mieux ailleurs, vos prohibitions de ſortie ne l'arrêteroient pas. Laiſſez ces loix à ces puiſſances qui ont voulu faire de leurs états une priſon, comme ſi ce n'étoit pas le moyen d'en rendre le ſéjour odieux. Les loix les plus tyranniques ſur les émigrations, n'ont jamais eu d'autre effet que de pouſſer le peuple à émigrer, contre le vœu de la nature, le plus impérieux de tous, peut-être, qui l'attache à ſon pays. Le Lapon chérit le climat ſauvage où il eſt né. Comment l'habitant des provinces qu'éclaire un ciel plus

doux, penſeroit-il à les quitter, ſi une adminiſtration tyrannique ne lui rendoit pas inutiles ou odieux les bienfaits de la nature ? Une loi d'affranchiſſement, loin de diſperſer les hommes, les retiendra dans ce qu'ils appelleront alors leur BONNE PATRIE, & qu'ils préféreront aux pays les plus fertiles; car l'homme endure tout de la part de la providence; il n'endure rien d'injuſte de ſon ſemblable; & s'il ſe ſoumet, ce n'eſt qu'avec un cœur révolté. L'homme ne tient pas par des racines à la terre; ainſi il n'appartient pas au ſol. L'homme n'eſt pas un champ, un pré, un bétail; ainſi il ne ſauroit être une propriété. L'homme a le ſentiment intérieur de ces vérités ſimples; ainſi l'on ne ſauroit lui perſuader que ſes chefs aient le droit de l'enchaîner à la glèbe. Tous les pouvoirs ſe réuniroient en vain pour lui inculquer cette infâme doctrine. Le tems n'eſt plus où les maîtres de la terre pouvoient parler au nom de Dieu, ſi même ce tems a

jamais

jamais exiſté. Le langage de la juſtice & de la raiſon eſt le ſeul qui puiſſe avoir un ſuccès durable aujourd'hui ; & les Princes ne ſauroient trop penſer, que l'Amérique angloiſe ordonne à tous les gouvernemens d'être juſtes & ſages, s'ils n'ont pas réſolu de ne dominer bientôt ſur des déſerts.

Abolition des traites foraines & du droit d'aubaine.

Aboliſſez, SIRE, les traites foraines, les droits d'aubaine envers toutes les nations. Que vous rapportent ces reſtes de la barbarie féodale? N'attendez pas, pour les anéantir, un ſyſtême de réciprocité, qui n'a jamais d'autre effet que de retenir les peuples dans un plus long état de déraiſon & de guerre. Ce qui eſt bon à faire pour la proſpérité d'un pays, n'a pas beſoin de réciprocité : les objections de ce genre ſont les argumens d'une ſotte vanité. Si un état perd à ce que dans un autre on tyranniſe les hommes & les proprietés ; c'eſt à ſon gouvernement à ſe hâter de mettre

fin chez lui à ces funeſtes mécomptes; puiſque ce ſont eux qui ont forcé ſes ſujets à chercher fortune ailleurs, & que ce ſont eux encore qui les font héſiter à venir dépoſer les fruits de leur induſtrie ſur le ſol qui reçut leur berceau. Ne faut-il pas que quelqu'un commence ? Combien n'eſt-il pas noble & digne d'un Roi de commencer le premier dans une choſe juſte & honnête ? Eh ! qui plus que vous, SIRE, dont les ſujets commerçans un peu aiſés n'ont pu faire fortune qu'en pays étrangers, a intérêt de donner l'exemple de l'abolition d'une exaction ſi atroce ? L'Angleterre & la Hollande ont-elles attendu pour y renoncer envers vous, que vous y renonçaſſiez envers elles !

Liberté à la bourgeoiſie d'acquérir des terres nobles.

Une des plus urgentes opérations qui appelle vos regards, & qu'un ſeul mot peut encore exécuter, c'eſt une loi pour rendre aux bourgeois la liberté d'acquérir les terres nobles avec tous les droits qui y ſont attachés. On a

pouſſé l'obſervation de l'étrange décret qui la leur ravit, juſqu'à cette inique démence que, ſi une terre noble vient à être vendue pour dettes, & qu'un bourgeois veuille ſatisfaire aux créanciers, en abandonnant en outre une certaine ſomme au débiteur, on ne peut le lui permetre ſans une ordre exprès du Roi; le plus ſouvent cet ordre a été refuſé par votre prédéceſſeur : & le noble qui faiſoit perdre les créanciers & laiſſoit ſans reſſource le débiteur, avoit la préférence. Qu'eſt-il réſulté de cet abſurde régime ? Aviliſſement du prix des terres, c'eſt-à-dire, de la première richeſſe de l'état, au très-grand déſavantage des nobles qui les poſsèdent; dépériſſement de la culture, déjà découragée par tant d'autres cauſes; manque de crédit pour les gentilshommes ; aggravation du terrible préjugé qui mutile la bourgeoiſie & qui hébête la nobleſſe, en faiſant de ſes droits honorifiques une ſource

de conſidération excluſive qui la diſpenſe d'en acquérir une autre; enfin, néceſſité abſolue de s'expatrier pour les roturiers qui ont acquis quelques capitaux, & qui ne peuvent les employer ni dans le commerce, qu'étouffent les monopoles, ni dans l'agriculture, qui ne les admet point à l'eſpérance de devenir propriétaires. Et en effet, le Mecklenbourg n'eſt-il pas rempli de marchands de Stettin, de Kœnigsberg, &c. qui ont employé les profits que leur a valu la dernière guerre maritime, à l'achat des terres de la nobleſſe ruinée de ce pays? Ce ſeroit-là, SIRE, une très-grande perte pour vous, ſi le Mecklenbourg devoit vous être toujours étranger; c'en ſeroit une incalculable, qu'un tel ordre de choſes ſubſiſtât. Une obſervation, qui n'a pu échapper aux voyageurs attentifs, c'eſt que les commerçans heureux aiment à ſe délaſſer dans les ſoins de l'agriculture. La terre la plus aride ſe fertiliſe entre leurs mains; ils y pro-

diguent les avances, ils y portent cet esprit d'ordre, de détail & de prévoyance qui les enrichit dans leur commerce. Par-tout où la bourgeoisie peut acquérir, par-tout où le commerce est en honneur, le pays devient riant; il offre l'aspect de l'abondance & de la prospérité. L'industrie commerçante éveille toutes les autres ; & la terre aussi demande ces procédés ingénieux qui animent la végétation & l'étendent sur le sol le plus ingrat. SIRE, veuillez l'observer; ces procédés n'ont jamais été inventés dans les pays à noblesse. Nous les devons aux constitutions où la naissance illustre disparoît devant le mérite & les talens.

Abolissez, SIRE, ces prérogatives insensées, qui rempliſſent de grandes places d'hommes médiocres, pour ne pas dire pis, & désintéressent le plus grand nombre de vos sujets sur un pays où ils ne trouvent qu'entraves & hu- Noblesse. Peuple.

miliations. Méfiez-vous, ah ! méfiez-vous de cette ariſtocratie univerſelle, fléau des états monarchiques, encore plus que des états républicains, & qui, d'une extrémité du globe à l'autre, opprime l'eſpèce humaine : l'intérêt du monarque le plus abſolu, eſt tout entier dans les maximes populaires. Ce ne ſont pas les rois que ces peuples appréhendent & repouſſent, ce ſont leurs miniſtres, leurs courtiſans, leurs nobles, l'ariſtocratie en un mot : SI LE ROI SAVOIT, diſent-ils. Ils invoquent toujours l'autorité royale, & ſont toujours prêts à lui donner main-forte contre l'ariſtocratie. Eh ! d'où vient la force du Prince, ſi ce n'eſt du peuple ? Sa sûreté perſonnelle, ſi ce n'eſt du peuple ? Sa richeſſe, ſa ſplendeur, ſi ce n'eſt du peuple ? Les bénédictions, qui ſeules peuvent lui faire ſentir la préſence du bonheur, ſi ce n'eſt du peuple ? Et qui ſont les ennemis du Prince, ſi ce ne ſont les grands, les ariſtocrates, qui voudroient que le Roi ne fût parmi eux que LE PREMIER ENTRE ÉGAUX, &

qui par-tout où ils l'ont pu, ne lui ont laiſſé de prééminence que celle du rang, ſe réſervant celle du pouvoir ? Par quelle étrange erreur faut-il que les rois aviliſſent leurs amis & les livrent à leurs ennemis ? Le peuple a l'intérêt, il a la volonté qu'on ne trompe jamais le Prince. Les grands ont l'intérêt & la volonté contraires. Le peuple eſt aiſé à contenter ; il donne, & ne demande point ; empêchez que les oiſifs titrés ne pèſent ſur lui ; laiſſez ouverte la carrière que lui montra l'Être ſuprême en le créant, il ne murmurera point. Eh ! quel Prince parviendroit à contenter le noble, le riche, le grand ? Ceſſent-ils de demander ? Ceſſeront-ils jamais ? SIRE, l'égalité de droits entre ceux qui ſoutiennent le trône, en eſt le plus ferme appui. Les changemens à faire en ce genre ne peuvent être prompts ; mais il en eſt un qu'on ne ſauroit trop hâter : que dans la hiérarchie du gouvernement, ſur les degrés qui approchent du trône, les

grands ne puiſſent arrêter perſonne par leurs prérogatives; qu'ils ſentent la néceſſité du mérite égal, pour obtenir la préférence; vous les éleverez au niveau de leur rang.

Fonctions militaires & fonctions civiles.

Faites ouvertement la guerre au préjugé qui met une ſi grande diſtance entre les fonctions militaires & les fonctions civiles. Ce préjugé, ſous un Prince foible, que votre maiſon, comme toute autre, peut produire enfin, expoſeroit le pays, le trône même, à toutes les convulſions de l'anarchie prétorienne. C'eſt devant l'ennemi, SIRE, que l'officier, que le ſoldat doivent montrer de l'orgueil; mais ils ne ſont que les frères du bourgeois; & s'ils ſont les frères défenſeurs, ils ſont auſſi les frères ſtipendiés. Dans un état tel que le vôtre, il eſt poſſible que le militaire doive avoir la première conſidération; mais il ne faut pas qu'il en ait une excluſive; ou vous aurez une armée, vous n'aurez jamais un royaume.

Que les officiers civils ſoient plus conſidérés qu'ils ne l'ont éte ſous votre prédéceſſeur. Rien n'eſt plus juſte & plus facile. Le Prince qui tient le ſceptre des opinions, peut les diriger par les attentions les plus ſimples. FRÉDÉRIC II a eu la manie de ne jamais quitter l'uniforme, comme s'il n'étoit le roi que des ſoldats ! et ce coſtume légionnaire n'a pas peu contribué à décréditer les officiers civils. Comment n'a-t-il pas ſenti qu'il eſt à jamais impoſſible au gouvernement de rendre eſtimables des hommes auxquels il ne veut point montrer d'eſtime ? Il ne réuſſira pas mieux à rendre incorruptibles ceux auxquels il n'aſſurera pas une indépendance pécuniaire. Que les officiers civils ſoient mieux payés, & n'oubliez jamais, SIRE, que mal payer eſt une mauvaiſe économie. J'en atteſte entre mille exemples les énormes péculats qu'ont commis chez vous, depuis quelques années, les adminiſtrateurs des caiſſes publiques. Par une inconſéquence très-importante dans

ses suites, on a montré trop de mépris pour la classe des gens de finances, & l'on a puni trop légérement ceux qui ont été convaincus des friponneries les plus insignes. Cette partialité ne peut qu'indigner le pauvre & encourager la mauvaise foi, qui sait bientôt qu'elle n'a pour diminuer ses risques qu'à soudoyer des complices.

Justice gratuite.

Faire rendre une justice prompte & gratuite, est évidemment le premier devoir des souverains. La justice gratuite, si le juge n'a aucun intérêt à éluder la loi de ne recevoir que ses gages, est bientôt rendue, elle le sera équitablement si votre surveillance est active, est sévère; si vous n'oubliez jamais que la sévérité est le premier devoir des rois. Cette grande réforme d'un justice purement gratuite, ne sera heureusement pas dans vos états une charge bien onéreuse; car votre peuple est bon, & n'est pas processif. Mais onéreuse ou non, ce qui est d'étroite équité, est toujours nécessaire. La justice, SIRE, est avant l'u-

tilité même ; ou plutôt, il n'y a point d'utilité sans la justice. Les juges doivent être payés du revenu public, & non des épices : le nier seroit absurde ; car enfin les juges ne devroient-ils donc pas exister & subsister, quand bien même, durant une année entière, il n'y auroit pas un procès ? Soyez le premier, SIRE, à établir une justice vraiment gratuite.

Soyez aussi le premier souverain dans les états duquel tout homme qui veut travailler trouve du travail. Tout ce qui respire doit être nourri en travaillant. C'est la première loi de la nature, loi antérieure à toute convention humaine ; c'est le lien de toute société. Le gouvernement qui négligeroit de multiplier les subsistances, & qui ne laisseroit pas à chaque individu le libre usage & le profit de son industrie, seroit le complice & l'auteur de tous les crimes des hommes ; il ne puniroit pas un coupable qu'il ne commît un assassinat. Car

Ateliers publics de tra-

tout homme qui ne trouve que refus à l'offre de ſon travail, en échange de ſa ſubſiſtance, devient l'ennemi naturel & légitime des autres hommes ; il a le droit de guerre privée contre la ſociété.

Que par-tout, au ſein des campagnes, comme autour des villes, des ateliers ſoient ouverts à vos frais. Que tous les hommes, de quelque pays qu'ils ſoient, y trouvent leur ſubſiſtance au prix du travail ; que vos ſujets y apprennent ce que valent le temps & l'activité.

Ces travaux, SIRE, ne vous coûteront rien, car ils ſe paieront d'eux-mêmes ; ils ouvriront des débouchés au commerce ; ils faciliteront le débit des productions de l'agriculture ; ils enrichiront le territoire de votre état, & les finances de votre Majeſté.

Voilà, SIRE, les inſtitutions qui conviennent à un grand Roi, & non des manufactures armées de priviléges excluſifs, qu'on ne peut ſoutenir que par des injuſtices & des monceaux d'or, &

qui n'enrichiſſent qu'un très-petit nombre d'hommes ; ou des hôpitaux qui feroient naître des pauvres, ſi les pauvres n'exiſtoient pas.

Sans doute, hélas ! il y a trop de pauvres chez vous, ſur-tout à BERLIN ; & ces malheureux demandent des ſoins. Dans votre capitale, on ne peut le dire ſans une émotion bien triſte, le dixième des habitans reçoit des aumônes publiques, & ce nombre augmente annuellement. Sans doute encore il faut limiter l'étendue des villes où il ſe crée, par l'exceſſive population, un ordre de choſes qui corrompt tout. C'eſt de leur ſein que ſort non-ſeulement la misère, mais la plus affreuſe de toutes les misères, parce qu'on ne ſait comment la ſecourir. Les miſérables des villes ſont des êtres qui ont tout perdu au moral comme au phyſique. Mais en général ce qu'on doit oppoſer à cette misère, toujours croiſſante, ce ſont des ateliers de travail utile & fort, pour lequel tout

homme qui a des bras eſt propre, & non pas des fabriques miſérables dans leur faſte, uniquement bonnes à encourager le luxe de décoration qui déjà dévore votre pays; ou ces hôpitaux, ſource féconde de déprédations, utiles à leurs ſeuls directeurs, & qui abſorbent des fonds conſidérables, tandis que vos écoles, ſur-tout celles du plat-pays, ſont ſi négligées, ſi miſérables, que quelques-uns de leurs chefs ont à peine annuellement quinze écus d'honoraires. Que votre MAJESTÉ rende ſes ſujets propres au travail par une bonne inſtruction, & ils n'auront pas beſoin d'hôpitaux.

Inſtruction. Liberté de la preſſe.

L'inſtruction, SIRE, vous ne l'ignorez pas, eſt un des plus importans devoirs du ſouverain, & c'eſt auſſi l'un de ſes plus riches tréſors. Le plus habile des hommes ne peut rien qu'en formant ceux qui l'entourent, & dont il eſt obligé de ſe ſervir, qu'en leur apprenant ſa langue, qu'en les familiariſant

avec ſes idées, avec ſes principes; la liberté de la preſſe la plus entière doit donc être au nombre de vos premières opérations; non pas ſeulement, parce que reſtreindre cette liberté, c'eſt gêner l'exercice des droits naturels; mais parce que tout obſtacle au progrès des lumières eſt un mal, un grand mal, ſur-tout pour vous, qui ne pouvez tenir que de l'imprimerie la jouiſſance de la vérité & de l'opinion, ce premier miniſtre des bons rois. On vous dira, SIRE, qu'en fait de liberté de la preſſe, on ne peut rien ajouter à ce qui exiſte à Berlin. Mais l'abolition de la cenſure, de cette cenſure ſi inutile, & toujours ſi arbitraire, ſera beaucoup. Que tout imprimeur ſe nomme à la tête du livre qu'il imprime, c'eſt aſſez; c'eſt trop, peut-être. La ſeule objection ſpécieuſe contre la liberté illimitée de la preſſe, c'eſt la licence des libelles. On ne voit pas que la liberté de la preſſe leur ôte leur danger, parce que, ſous ſon régime, la vérité ſeule reſte. Les libelles les plus

calomnieux n'ont d'empire que dans les pays où l'on n'eſt pas libre de faire imprimer. C'eſt une contrebande qu'on ne ſauroit extirper ; les gênes ne retiennent que les honnêtes gens. Qu'on ne voie donc plus chez vous ce contraſte abſurde d'envoi de librairie étrangère, qu'il eſt abſolument défendu d'inſpecter, & de librairie nationale, ſoumiſe, à une inquiſition ſévère. Que tout circule. Liſez, SIRE, & qu'on liſe dans vos états ; les lumières veulent monter de toutes parts juſqu'à votre trône ; appelleriez-vous la nuit ? Oh ! non, votre grande ame ne le voudra pas, & vous le voudriez en vain, vous y perdriez trop, ſans obtenir même le fatal ſuccès de les étouffer. Vous lirez, SIRE, vous commencerez une noble aſſociation avec les livres. Ils ont détruit des préjugés honteux & cruels ; ils vous ont applani la route ; ils vous ont ſervi avant votre naiſſance, vous ne ſerez point ingrat envers les travaux accumulés des génies bienfaiteurs ;

bienfaiteurs ; vous lirez, & vous protégerez ceux qui écrivent ; car ſans eux, que ſeroit l'eſpèce humaine, & que deviendroit-elle ? Ils vous inſtruiront, ils vous aideront, ils vous parleront ſans vous voir ; ſans approcher de votre trône, ils y introduiront l'auguſte vérité ; elle entrera chez vous, ſeule, ſans eſcorte, ſans dignité ; elle n'aura ni titres ni cordons ; elle ſera inviſible & déſintéreſſée. Vous lirez, mais vous voudrez auſſi que votre peuple ſache lire ; vous ne croirez pas avoir tout fait, en recrutant chez les étrangers vos académies ; vous fonderez des écoles, vous les multiplierez, ſur-tout dans les campagnes, vous les doterez, vous ne voudrez pas régner dans les ténèbres ; vous direz *que la lumière ſe faſſe*, & la lumière naîtra à votre voix, & ſon auréole divine ornera mieux votre tête, que tous les lauriers des conquérans.

Il eſt dans vos états, SIRE, un fléau Lotto.

dévorant, que vous ne ſauriez trop ſubitement étouffer, (& ſans doute un tel bienfait ſignaleroit dignement la première journée de votre avénement au trône): c'eſt le LOTTO, qui n'en ſeroit que plus odieux & plus redoutable, quand il vous procureroit des tréſors, & qui, pour un pitoyable profit de cinquante mille écus, précipite dans toutes les calamités du vice & de la misère les claſſes induſtrieuſes de votre peuple.

On vous répétera, SIRE, ce que de prétendus hommes d'état n'ont pas rougi d'écrire & d'imprimer; que la loterie peut être regardée comme un impôt libre & volontaire!... Un impôt!... Quel impôt! qui fonde ſes plus grands produits ſur le délire ou ſur le déſeſpoir! Quel impôt, que le plus riche propriétaire eſt diſpenſé de payer, & que les hommes ſages, les meilleurs citoyens ne paieront jamais!... Un impôt libre!... Etrange liberté! Chaque jour, à chaque inſtant du jour, on crie au peuple qu'il

ne tient qu'à lui de s'enrichir avec un peu d'argent ! on propoſe un million pour vingt ſols au malheureux qui ne ſait pas compter, qui manque du néceſſaire ; & le ſacrifice qu'il fait à ce fol eſpoir du ſeul argent qui lui reſte, de cet argent qui appaiſeroit les cris de ſa famille, eſt un don libre & volontaire ! C'eſt un impôt qu'il paie à ſon ſouverain !

On vous dira encore, on oſera vous dire que cette horrible invention qui empoiſonne tout, juſqu'à l'eſpoir, le dernier bien des humains, eſt un mal, mais qu'il vaut mieux que vous recueilliez vous-même la moiſſon de votre Lotto, que ſi vous l'abandonniez aux loteries étrangères.... Ah ! SIRE, rejettez avec horreur cette arithmétique corrompue, ces ſophiſmes déteſtables. Certes, il eſt des moyens de s'oppoſer aux loteries étrangères ; on ne doit point appréhender les collecteurs ſecrets, ils ne peuvent pas pénétrer fort avant lorſque

la peine eſt ſévère, & c'eſt bien-là ; c'eſt-là ſeulement qu'un prix pour la délation eſt ſans inconvénient, car c'eſt la peſte circulante qu'on dénonce. La peine naturelle contre ceux qui favoriſeroient les miſes aux loteries étrangères, eſt l'infamie, l'excluſion des places municipales, des corporations de marchands, du droit d'aſſiſter à la Bourſe. Cette peine eſt très-ſévère, & ſuffit ſans doute. Mais s'il falloit des remèdes extrêmes pour arrêter un tel délit, la peine de mort, cette peine qui révolte mon eſprit & glace d'effroi mon ame, cette peine prodiguée pour tant de crimes, & qu'aucun crime ne mérite peut-être, ſeroit plus excuſée par l'horrible liſte des malheurs & des déſordres qui naiſſent des loteries, que par les conſéquences même exagérées d'un vol domeſtique.

Tolérance générale. Juifs.

Mais, SIRE, une grande, premiere & ſubite opération que je demande à VOTRE MAJESTÉ, au nom de ſon intérêt, le plus prochain & de ſa gloire, c'eſt

une déclaration prompte & formelle ; revêtue des caractères les plus imposans de la souveraineté, qu'une tolérance illimitée sera dans tous vos états à jamais ouverte à toutes les religions. Vous avez une occasion très-naturelle & non moins précieuse, de faire une telle déclaration. Consignez-la dans l'édit qui accordera toute liberté civile aux Juifs. Ce bienfait qui, dès les premiers momens de votre règne, vous fera surpasser en tolérance religieuse votre illustre prédécesseur, c'est-à-dire, le prince le plus tolérant qui fut jamais ; ce bienfait ne sera pas sans récompense. Outre le surcroît nombreux de population & de capitaux, qu'il vous attirera infailliblement, aux dépens des autres pays, dès la seconde génération les Juifs deviendront de bons & d'utiles citoyens ; il ne faut pour cela que les encourager aux arts méchaniques & à l'agriculture, qui leur sont interdits ; les affranchir des taxes particulières qui les surchargent ;

les faire reſſortir comme vos autres ſujets des tribunaux ordinaires, en ôtant à leurs rabbins toute autorité civile. SIRE, je vous en conjure, gardez-vous de ſuſpendre la déclaration de la tolérance la plus univerſelle. On craint dans vos états de perdre en ce genre, plutôt qu'on n'eſpère de gagner. On redoute ce qu'on appelle vos préjugés, vos préventions, votre doctrine. C'eſt le ſeul côté peut-être, par lequel la calomnie vous ait ſérieuſement attaqué ! Donnez un démenti ſolemnel à ceux qui vous ont annoncé comme intolérant ; montrez-leur que votre reſpect pour les opinions religieuſes remonte à votre reſpect pour le grand Etre, & que vous êtes loin de vouloir preſcrire la manière de l'adorer ; montrez que quelles que ſoient vos opinions philoſophiques ou religieuſes, vous ne prétendrez jamais au droit abſurde & tyrannique d'y ranger les autres mortels.

Après ces opérations préliminaires, qui, je ne saurois trop le répéter, sont bonnes dans une heure, comme dans un an, & qui par conséquent seroient meilleures aujourd'hui; un coup-d'œil plus particulier sur le système d'économie politique, qui régit vos états, vous conduira à d'autres considérations.

Opérations qui demandent à être préparées.

C'est une chose très-remarquable qu'un homme tel que votre Prédécesseur, distingué par l'extrême justesse de son esprit, ait embrassé un système d'économie politique si profondément vicieux.... Impositions indirectes; prohibitions extravagantes; réglemens de tout genre; priviléges exclusifs; monopoles sans nombre.... Tel a été l'esprit de son gouvernement intérieur, à un degré qui, s'il n'étoit pas odieux, seroit fort ridicule.

Système d'économie politique de Frédéric II.

Et, par exemple, comment ne pas s'étonner qu'un Frédéric II ait consumé du temps à fixer dans une ville comme

Berlin, LES PRIX D'AUBERGE, LA SOLDE DES LAQUAIS DE LOUAGE, LA VALEUR DE TOUTES LES CHOSES NÉCESSAIRES A LA VIE? Qu'il lui ſoit venu dans l'eſprit de défendre les POMMES DE FRANCE dans la marche de Brandebourg, qui ne produit que du bois & des ſables; comme ſi les pommes de ſes états craignoient la concurrence des autres! LES ŒUFS DE SAXE, en diſant pour toute raiſon, EST-CE QUE MES POULES NE PONDENT PAS? comme ſi tous les œufs de poules de Berlin ne ſont pas conſommés avant qu'on en faſſe venir de Dreſde! LES SOURICIERES de BRUSNWICK, comme ſi l'on avoit jamais vu un homme fonder l'eſpoir de ſa fortune ſur une ſpéculation en ſouricieres!... On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit raſſembler toutes les ſingularités de ce genre. Et qui pourroit penſer, ſans douleur & ſans pitié, que quatre cents-douze monopoles ſe partagent votre royaume, tant ce ſyſtême, non moins abſurde qu'inique, étoit enraciné dans l'eſprit du Gouvernement

de Frédéric II ? Qu'un assez grand nombre de ces monopoles a survécu, du moins par l'ordonnance prohibitive qui les a créés à leur exercice qu'ont abandonné les privilégiés ruinés, banqueroutiers ou proscrits ? Qu'enfin la liste des choses prohibées dans vos états, excéde de beaucoup celle des choses permises, & paroît incroyable aux hommes même les plus accoutumés aux délires de l'esprit réglementaire & fiscal. Voilà, cependant, à quel point peut se rappetisser même un grand homme, lorsqu'il veut trop gouverner !

Comment aussi ne pas s'étonner qu'un Prince vigilant, si actif, si appliqué à son métier de roi, ait laissé le système des impositions directes exactement tel qu'il étoit sans Frédéric I, où le clergé étoit censé payer le cinquantième de ses biens, la noblesse le trente-troisième, & le peuple le dix-septième ; surcharge alors excessive, mais qui, par les différences survenues dans les valeurs & dans leurs signes, est presque réduite à rien ; de

ſorte que c'eſt l'induſtrie & le commerce que votre prédéceſſeur preſſuroit impitoyablement, tandis qu'il fondoit à grands frais des manufactures & des fabriques ?

Comment ce même Roi, ſi conſéquent & ſi fidèle à ce qu'il s'étoit ordonné, a-t-il tout-à-la-fois établi tant de colonies nouvelles en leur accordant des franchiſes & des propriétés, dont il connoiſſoit par conſéquent la néceſſité pour l'agriculture, & laiſſé ſubſiſter le régime abſurde qui exclut dans la plus grande partie de ſon royaume toute propriété ? Comment n'a-t-il pas ſenti qu'au lieu de fonder à grands frais ces colonies, il augmenteroit bien plus rapidement ſes revenus & la population de ſes provinces, en affranchiſſant les malheureuſes bêtes de ſomme à figures humaines qui les cultivent, & leur diſtribuant en propriétés, ſous cens héréditaires en fruits, ces vaſtes landes appellées do-

maines, qui abſorbent preſque la moitié de vos états.

Toutes ces choſes, & mille autres de ce genre, ſont bizarres, ſans doute; mais il n'eſt pas tout-à-fait impoſſible d'expliquer ces aberrations de l'eſprit d'un grand homme. Sans entrer ici dans un examen particulier de la trempe de cet eſprit, d'où il réſulteroit que Frédéric II a été beaucoup plutôt un exemple preſque unique du développement d'un grand caractère mis à ſa place, que celui d'un génie très-élevé par la nature au-deſſus des autres hommes; il eſt aiſé de voir, qu'ayant tourné toutes les forces de ſon talent à former une grande puiſſance militaire avec des états déſunis, morcelés, pour la plupart inféconds, & voulant pour cela devancer la marche lente de la nature, il a ſongé principalement à l'argent, parce que l'argent étoit l'unique moyen de hâter. De là lui eſt venu le culte de l'argent, le goût d'amaſſer, de réaliſer, de théſauriſer; &

les ſyſtêmes de fiſcalité qui arrachoient le mieux ce métal des mains de ſon peuple, ſont ceux qu'il a le mieux accueillis. Toutes les ruſes, toutes les extorſions fiſcales nées dans les royaumes plus avancés, qui malheureuſement en ce genre, comme en tout autre, donnoient le ton à l'Europe, ſe ſont tour-à-tour naturaliſés dans ſes états. Frédéric II fut d'autant plus aiſément entraîné vers ce but, que la ſituation de quelques-unes de ſes provinces, débouché preſque néceſſaire de la Saxe, de la Pologne, &c. a rendu chez lui la multiplicité & la ſévérité des droits moins rapidement nuiſibles au produit des péages. D'ailleurs ſa nation peu active, & peut-être entachée encore aujourd'hui de l'imprévoyance germanique, qui néglige ou dédaigne les réſerves, ne lui laiſſant pour le moment d'autre reſſource que celle de ſon propre tréſor ; il a cru que les Pruſſiens avoient beſoin d'être aiguillonnés par les ſurcharges, qui pour-

tant ne ſont propres qu'à ralentir ; il a cru qu'ils devoient être enſeignés par les monopoles, comme ſi les monopoles ne retardoient pas toutes les lumières. Les premiers pas faits, le prodigieux eſprit de ſuite, qui a été ſon caractère diſtinctif; la multitude de ſes affaires qui l'a forcé à laiſſer tout ce qui n'étoit pas ſyſtême militaire, ou inſtitution actuelle ſur les baſes qu'il avoit trouvées ; l'habitude de ne ſouffrir aucune contradiction, & de ne point diſcuter ; ſon extrême mépris pour les hommes, qui explique peut-être tous ſes ſuccès, toutes ſes fautes, toute ſa conduite ; la conſcience de ſa ſupériorité qui l'a confirmé dans la fatale réſolution de tout voir, de tout régler, de tout ordonner, de ſe mêler de tout ; ces diverſes cauſes combinées, ont rendu dans ſes états le brigandage fiſcal, le ſyſtême des monopoles, une loi irréfragable & ſacrée, que ſon humeur abſolue, & la moroſité de de ſa vieilleſſe aggravoient, arbitrairement chaque jour.

Tant, & de ſi grands maux, ont eu à la vérité quelques compenſations. Frédéric II a joint à d'énormes impôts une rigoureuſe économie. Il a levé de grandes contributions chez ſes ennemis ; ſes premières guerres ont été payées de leur argent ; il a conquis une ſuperbe province où une grande & riche induſtrie, formée ſans doute par un gouvernement plus ſage que le ſien, s'eſt trouvée établie. Il a retiré des ſubſides de ſes alliés, & la folie d'en donner n'eſt plus de mode. Il a joui d'à peu-près vingt-quatre années de paix, & d'une conſidération qui reſſembloit plus encore à un culte qu'à de la crainte. Il a réſervé continuellement dans ſes états quelques parties de l'argent qu'il extorquoit. Sa nouvelle diſcipline militaire, genre d'induſtrie dont il a été créateur, n'a pas peu contribué à ſa puiſſance, & ſon tréſor au milieu de l'Europe obérée, lui auroit preſque ſuffi ; car ſi ſa verve ambitieuſe eût duré plus long-temps, il auroit acheté

ce qu'il n'auroit pu conquérir. Qui ſait enfin ſi Frédéric II n'a pas dû une grande partie de ſes ſuccès intérieurs à l'état déplorable de l'eſpèce humaine dans l'Allemagne où preſque par-tout, ſi ce n'eſt en Saxe, on étoit plus mal que chez lui ?

Cependant, SIRE, qu'a fait comme roi ce grand homme au prix de tant d'efforts ? Vous a-t-il laiſſé des états riches, puiſſans, heureux ? Otez leur la réputation militaire & les reſſources du tréſor qui peuvent ſe diſſiper ; le reſte eſt bien foible. Suppoſez que les provinces qui compoſent votre royaume, euſſent été ſoumiſes à un gouvernement paternel, & peuplées par des hommes libres, l'acquiſition de la Siléſie auroit peut-être été plus lente ; mais quelle différence on remarqueroit aujourd'hui dans toutes les autres provinces & dans la richeſſe nationale ?

SIRE, vous êtes dans une poſition tout-à-fait différente de celle où s'eſt trouvé

Combien la poſition du nouveau Roi

est différente de celle de son prédécesseur.

votre prédécesseur. Les meurtrières ressources du régime fiscal sont épuisées ; il est donc indispensable de changer de système. Une armée ne pourra pas toujours, elle ne pourra pas long-temps faire le fonds de la puissance Prussienne. Il faut donc étayer votre armée de toutes les ressources intérieures qu'une bonne administration sait asseoir sur des bases solides & permanentes. Il vous faut animer véritablement l'industrie de votre nation, en profitant avec habileté de ce que votre prédécesseur vous a transmis par des moyens extraordinaires & périssables. Vous pouvez & devez jouir long-temps ; il n'est donc pas absurde de vous proposer de semer pour recueillir. Des sacrifices momentanés, même de grands sacrifices, fussent-ils nécessaires aujourd'hui pour parvenir à faire des états Prussiens, qui ne sont, jusqu'ici, qu'un camp vaste & formidable, une monarchie stable & prospère, fondée sur la liberté & la propriété,

priété, votre immenſe tréſor vous rendant ces ſacrifices infiniment moins onéreux qu'à tout autre Souverain; l'échange dont il vous offre le moyen, ſera un marché excellent pour vous, même en n'y faiſant entrer pour rien la jouiſſance de faire des heureux.

Tréſor. Circulation.

La baſe du ſyſtême que vous devez vous former, SIRE, c'eſt une idée juſte des métaux précieux qui ne ſont qu'une foible partie des richeſſes d'une nation, & beaucoup moins importante que celles qui renaiſſent annuellement ſur le territoire. L'incorruptibilité & la rareté de l'or en ont fait un gage, un moyen d'échange entre les hommes. C'eſt la généralité de ſon uſage qui a principalement trompé ſur l'opinion qu'on doit ſe faire de ſa valeur; la facilité de l'emporter, lorſqu'on eſt obligé de fuir, ſurtout dans les lieux où la tyrannie s'eſt fait craindre, a donné à tous les individus l'envie d'amaſſer de l'or, & les

fauſſes opinions ſur ce métal ſe ſont encore renforcées de ce déſir univerſel.

Il n'eſt pas moins vrai que l'or étant un agent d'affaires, & la multiplicité des agens multipliant les affaires, & la quantité des affaires formant la proſpérité des nations, c'eſt une folie d'empriſonner l'or, ou de faire enſorte qu'on l'empriſonne. Que diriez-vous d'un Prince qui voudroit être un conquérant, & tiendroit ſon armée renfermée dans des caſernes? Voilà préciſément ce que font les Rois qui théſauriſent; ils réduiſent à l'inaction, ce qui n'a de valeur que par l'action.

Mais une idée juſte de l'or ſe lie néceſſairement à celle d'un gouvernement qui reſpecte la propriété, & qui, ſuivi des principes de juſtice très-rigoureux, tels enfin qu'une confiance inébranlable, donne à chacun la plus parfaite ſécurité; ſans quoi le véritable uſage de l'or eſt traverſé d'accidens ſans nom-

bre, qui lui ôtent ſon utilité pour la fécondation de l'induſtrie nationale.

Vous ferez tout pour la confiance, SIRE ; mais il vous reſtera à obſerver que les Nations ſont liées entr'elles par le commerce, & que l'or, à raiſon de ſa néceſſité pour les opérations du commerce, en eſt lui-même un des objets. Il faut qu'il afflue ici & là, ſelon les combinaiſons infinies des commerçans. Delà vient qu'aucune Nation ne peut allier avec les idées ſaines du commerce les gênes de l'exportation de l'or ; car il faut bien que chacun finiſſe par payer ſes dettes, & perſonne ne donne ni ne reçoit l'or ſur lequel il y a peu à gagner, que lorſqu'on a épuiſé les moyens de ſolder en marchandiſes qui donnent du profit au vendeur & à l'acheteur. Que penſeriez-vous, SIRE, d'un Prince qui encourageroit les négocians de ſes états à établir beaucoup de manufactures, beaucoup de commis par conſéquent, & défendroit que ces

commis allaſſent au-dehors de ſes états acheter les matières néceſſaires à ces manufactures ? Telle eſt l'image du Prince qui gêne ou empêche la ſortie de l'or : telle eſt ſa folie. Mais d'où vient cette folie? c'eſt qu'il craint que l'or ne rentre pas ; & pourquoi ? parce qu'il a le ſentiment ſecret, que ſes ſujets ne ſont pas tranquilles ſur leur propriété.... Vous le voyez, SIRE: JUSTICE, PROPRIÉTÉ, RESPECT DES HOMMES, GUERRE A LA TYRANNIE DES UNS SUR LES AUTRES, ſont les conditions indiſpenſables de toute vue de proſpérité.

Quand vos Sujets ſeront tranquilles ſur ces conditions, ne craignez pas de voir ſortir votre or; il ne ſortira que pour en aller chercher, & pour en rapporter davantage. Ne l'oubliez jamais, SIRE, la valeur de l'or s'enfuit ſans retour avec lui, lorſqu'on ne le laiſſe pas abſolument ſoumis aux volontés du commerce, qui eſt ſon ſeul monarque.

J'entends ici par commerce le mouvement général de toute induſtrie productive, depuis l'agriculteur juſqu'à l'artiſan.

Mais que fait-on dans les états où la ſécurité du citoyen eſt parfaite, & où l'on a ſenti que l'or ne peut jamais être ni fixé, ni acquis en quantité ſuffiſante pour les échanges ? On a imaginé des caiſſes d'eſcompte, des banques de ſecours. Les billets qu'elles mettent dans la circulation deviennent, par la confiance où l'on eſt de pouvoir toujours les réaliſer à l'inſtant même, une monnoie qui, n'étant pas univerſelle, remplace l'or au dedans, & fait qu'on ne s'inquiéte pas de ſes excurſions au dehors.

Voilà, SIRE, les établiſſemens que vous devez ambitionner. Heureux l'état où le Souverain qui, ayant habitué ſes ſujets à l'opinion d'une grande ſécurité intérieure, pourroit faire ſortir de ſon tréſor de quoi fonder de tels établiſſe-

mens à ſon profit ! Que d'inventions fiſcales produites par la filouterie, ſous la protection de l'ignorance & du gouvernement ! que d'impôts abſurdes & tyranniques il éteindroit, en gagnant l'intérêt de l'argent repréſenté par cette monnoie de confiance ! Eh, quel impôt plus doux, plus naturel, plus fécond, percevra jamais un Prince, que l'intérêt de l'argent, lorſqu'il peut le gagner par une monnoie qui ne lui coûte rien? Un tel impôt ſe paie avec joie ; car l'induſtrie eſt emprunteuſe, & par-tout où elle appartient à ſon maître, chacun voudroit être induſtrieux.

L'apperçu que je viens de vous tracer, SIRE, & que vous pouvez appuyer de tant de détails que j'ignore, & de tant d'autres qu'il ſeroit trop long de vous rappeller ici, vous conduira naturellement :

Diſtribution des domaines en propriétés particulieres.

1°. A la diſtribution de vos immenſes domaines entre des cultivateurs auxquels vous fournirez les avances qui leur ſont

néceſſaires, & qui deviendront de vrais propriétaires, moyennant un cens perpétuel, & payable en productions de la terre, afin que vos revenus augmentent avec la progreſſion du numéraire.

Modération des impôts indirects.

2°. A une modération convenable (en attendant le bonheur de pouvoir les abolir) des impôts indirects, des droits d'acciſes & de douane, &c. dont le produit croîtra toujours en raiſon inverſe de la quotité du droit & de la rigueur de la perception ; car la contrebande excitée par un plus grand appât fait trouver des protecteurs parmi les hommes dont le devoir eſt de la réprimer, & des agens parmi ceux dont le métier eſt de les pourſuivre. On peut remplacer d'ailleurs en grande partie ces impôts déſaſtreux par l'augmentation naturelle & très-juſte de l'impôt direct, de l'impôt ſur la terre, dont aucune terre ne doit être franche ; ſur la terre qui porte en dernière ana-

lyſe tous les impôts & d'une manière d'autant plus onéreuſe qu'ils ſont plus détournés. Que de chicanes, que d'entraves, que d'inquiſitions, que de gênes, que de déſordres s'évanouiront alors!... Fléaux plus odieux, plus oppreſſeurs que le fardeau même de l'impôt, toujours plus terrible par ſa mauvaiſe aſſiette que par ſa quotité! Alors diſparoîtra ce vice artificiel, inconnu dans vos états avant le dernier règne; le vice de la contrebande qui donne la mauvaiſe foi pour baſe au commerce, qui déprave les mœurs & fait naître le mépris général des loix. Alors ſera relégué dans les enfers, ce droit épouvantable attribué par votre prédéceſſeur à l'adminiſtration des acciſes & péages d'aggraver arbitrairement la punition des contrebandiers & de multiplier leurs amendes.

Commerce & Tranſit. 3°. Vous arriverez à la ferme réſolution, au ſyſtême invariable de favoriſer de toutes les manières poſſibles le com-

merce de TRANSIT qui va ſe dérouter ſi l'on vexe plus long-tems les étrangers, ou plutôt qui s'eſt déjà ſenſiblement dérouté ! Les tracaſſeries & les details cauſés par les formes de la perception des droits ſur ce commerce, la fatale vigilance à ne pas laiſſer introduire de contrebande par la foire de Francfort-ſur-l'Oder, ont produit cet effet funeſte, que les Polonois, qui faiſoient autrefois un commerce très-important dans cette ville & à Breſlau, les évitent entièrement aujourd'hui, & ſe condamnent à un détour de près de cent milles d'Allemagne, par une grande partie de la Pologne, de la Moravie & de la Bohême pour arriver à Leipſick. Auſſi cette ville, bien moins favorablement ſituée que Francfort-ſur-l'Oder qui poſsède un grand fleuve, eſt-elle depuis quinze ans devenue floriſſante, en raiſon de ce que l'autre a déchu. Cette décadence va toujours en augmentant, & cela au moment où la révolution de l'Amérique menace le Nord d'une ſi puiſſante con-

currence. Profitez, SIRE, du dernier période peut-être où le commerce de TRANSIT ſera pour vous un objet de quelque importance; favoriſez-le par l'allégement de la plus grande partie des droits qui le repouſſent; favoriſez-le par la ſimplicité de la perception; par la confiance qu'inſpireront votre candeur & votre bienveillance généreuſe. Eh! quel moment plus heureux pour manifeſter vos intentions en ce genre, que celui où quelques-uns de vos voiſins ſe ſignalent par tant de folies prohibitives.

Monopoles. 4°. Vous aurez l'honneur vraiment unique & réſervé pour vous, SIRE, d'abolir les monopoles qui ne heurtent pas moins le bon ſens que l'équité, & ſont dans vos états une ſource ſi féconde de malédictions & de haines. Les commerçans Pruſſiens, aiguillonnés par le ſpectacle des compagnies monopoleures (la nature veut conſerver l'eſpèce humaine; elle fait toujours ſortir du mal

quelque bien), & graces à l'excellente poſition de vos états, ont fait quelques progrès malgré tous les efforts prodigués pour étouffer leur induſtrie : au premier rayon d'eſpoir de voir diſparoître les monopoles, ils remplaceront, par des contributions volontaires, une bonne partie du déficit qu'un nouveau ſyſtême peut opérer d'abord dans vos revenus.

Arts, commerce, induſtrie.

5°. Vous arriverez enfin au plus grand des bienfaits, à la plus utile des ſpéculations politiques & financières. Vous affranchirez l'induſtrie, les arts, les métiers, le commerce ; le commerce, qui ne peut vivre qu'à l'ombre de la liberté : le commerce, qui ne demande aux rois que de ne lui pas faire de mal. Quand vous examinerez ſérieuſement ſi ces manufactures puériles, qui ne peuvent jamais ſoutenir la concurrence des étrangers, valent la peine d'être encouragées ſi chèrement, les prohibitions auront bientôt diſparu de vos états. On n'a fa-

vorisé les toiles de Siléſie qu'en exemptant les fabricans de la conſcription militaire ; & ces toiles ſont l'objet le plus important de votre commerce. Dans aucune de vos provinces on ne trouve de fabriques plus floriſſantes que dans celles de Weſtphalie, nommément dans le comté de Marck, & jamais le gouvernement n'a rien fait pour encourager cette induſtrie, que de ne pas la tourmenter au-dedans. Je dis au dedans ; car toute production de l'induſtrie des ſujets Pruſſiens au-delà du Wéſer eſt réputée étrangère & contrebande dans les autres provinces, & cela auſſi eſt une iniquité odieuſe & abſurde, que vous ne laiſſerez pas ſubſiſter. Vous affranchirez tout, SIRE, & ne donnerez point de privileges. Ceux qui les demandent ſont preſque toujours des ignorans ou des fripons ; & il n'eſt pas un moyen plus sûr de tuer l'induſtrie que d'en accorder ; s'ils ſont connus en Angleterre, c'eſt que la forme qu'ils y

ont reçu les rend preſque nuls. Les Irlandois n'en admettent plus ; le gouvernement & la ſociété de Dublin donnent des encouragemens, des ſecours ; mais à condition qu'on ne demande pas de privilège. SIRE, le plus beau, le plus sûr moyen d'avoir tout ce que la nature ne défend pas, c'eſt la liberté ; c'eſt la prodigalité de tout ce qui attire l'homme par les ſentimens moraux, & par le bien être phyſique ; tout privilège bleſſe les premiers, iſole le ſecond.

Je vous ſupplie d'obſerver, SIRE, que je ne vous propoſe point de couper tout-à-coup, & ſans précautions, toutes ces branches paraſites qui défigurent & achèvent d'épuiſer le tronc que vous devez embellir & fortifier. Mais je vous conjure auſſi de ne pas vous arrêter à la crainte des vides de perception que vos fermiers, uniquement occupés de leur exiſtence, ne manqueront pas d'exagérer. Le ſeul d'entr'eux qui ait vérita-

blement une grande connoiſſance des rapports généraux du commerce, & dont vous puiſſiez attendre des opérations vraiment habiles, le jour où votre ſyſtême ſera invariablement dirigé vers un autre ordre de choſes que celui auquel on a proſtitué ſes talens : STRUENSÉE ſigneroit tous mes principes ; il indiqueroit à VOTRE MAJESTÉ vingt moyens de ſuppléer aux extorſions de la fiſcalité. Et, par exemple, les commutations de droit ſont un art nouveau qui, dans les mains d'un homme auſſi éclairé, pouroit accroître vos revenus, en allégeant le fardeau public.

Commutation de Droits.

L'Angleterre, faite pour donner des leçons à tout l'univers, faite ſur-tout pour étonner l'eſprit humain, en lui dévoilant les reſſources infinies d'une confiance au maintien de laquelle on fait tout concourir ; l'Angleterre vient de tenter une belle & heureuſe expérience en ce genre ; elle a commué les droits ſur le thé en un droit ſur les

fenêtres, & le ſuccès eſt prodigieux. Faites-vous rendre compte, SIRE, de cette opération ; elle eſt conſignée avec tous ſes effets, dans un ouvrage qui vous ouvrira de grandes vues. Votre eſprit généraliſateur prendra confiance dans l'induſtrie de l'honnête homme, & dans les reſſources de ſa ſenſibilité, aidée d'expérience & de talent, lorſque le malheur des impoſitions exagérées doit durer encore, & que leur aſſiette eſt vicieuſe. Mais, SIRE, quand vous ſeriez obligé, pour remplacer des droits incommutables, & cependant deſtructeurs, d'aller chercher les gros intérêts que paient les puiſſances emprunteuſes, où ſeroit le malheur ? quel avantage ne réſulteroit-il pas pour un pays qui a des tréſors, de les employer à pomper ces mêmes intérêts qui affoibliſſent des états redoutables ? Pourquoi ne pas ſaiſir les moyens qu'ils fourniſſent ainſi à leurs dépens de ne pas les craindre ? Ne voyez-vous pas SIRE, que ſeroit-là

Spéculations ſur les fonds publics étrangers.

vous faire payer un tribut, & ſans danger ? car les gouvernemens même, qui ſeroient aſſez inſenſés pour vouloir voler leurs créanciers, ne le peuvent plus, graces à l'arrangement général du commerce.

Il reſte à ſavoir à qui vous confierez des travaux ſi délicats, ſi intéreſſans. Ce n'eſt pas à un étranger qu'il convient d'apprécier vos ſujets : cependant, SIRE, il en eſt un dont les talens ſont très-eſtimés en France, en Angleterre, & qu'ainſi je puis oſer vous nommer : c'eſt le baron de KNYPHAUTEN, qui connoît bien les hommes & les choſes des pays où il a ſervi, & principalement la théorie des fonds publics. Mais, SIRE, appelez ſur-tout des négocians ; c'eſt chez eux que ſe trouvent le plus communément les talens, la probité ; c'eſt d'eux qu'eſt venue la théorie de l'ordre : & que feroit-on ſans ordre ? Au reſte, ils ſont en général modérés ; ils ne ſont point faſtueux, & ſous ce rapport, ils

méritent

méritent encore la préférence. Croyez, SIRE, que les plus éclairés, les plus ſages & les plus humains s'éloigneroient de vous, ſi leur récompenſe devoit être dans les décorations de la vanité. On ne peut les accepter, ſans fouler aux pieds les principes auxquels on doit la gloire d'avoir mérité des récompenſes, ſans payer de mépris la claſſe qu'on honore; & le négociant digne de votre confiance, craindroit de devenir coupable d'une telle ingratitude envers ſes ſemblables. C'eſt-là même un des caractères auquel vous pourrez le reconnoître. Le grand PITT mourut dans le Lord Chatam; & celui-ci ne s'eſt jamais conſolé d'avoir ainſi trahi ſa gloire. Les ſervices des négocians que vous emploierez, loin de multiplier les inégalités monſtrueuſes qui déſorganiſent vos états, doivent les détruire. Voilà la récompenſe de tels hommes, & non de vains titres de nobleſſe, ou de plus vaines décorations.

Mais, SIRE, c'eſt trop long-temps abuſer des momens précieux où le ſceptre vient de tomber dans vos mains. Qu'ajouterois-je à cet écrit, que vos propres réflexions, nourries de faits qui vont frapper journellement vos regards, ne vous diront pas mille fois mieux que moi? J'ai cru qu'il pouvoit n'être pas inutile d'éveiller ces idées, au moment où une exiſtence ſi nouvelle, une ſi grande variété d'affaires, & la multitude des intérêts & des intrigues qui vont ſe croiſer & ſe heurter autour de votre trône, pourroient vous ravir le calme d'eſprit néceſſaire pour réſumer & choiſir. J'oſe eſpérer que ma franchiſe ne vous déplaira pas: ſi elle vous touche, ô FRÉDÉRIC! méditez ſur ces lignes libres & ſincères, mais reſpectueuſes, & dites, daignez dire:

« Voici ce qu'on ne m'avouera pas, » & peut-être le contaire de ce qu'on » me dira tous les jours. Les plus cou- » rageux n'offrent aux rois que des vé-

» rités voilées : ici je vois la vérité toute
» nue.... Ah ! cela me vaut mieux que
» l'encens vénal dont me ſuffoquent les
» faiſeurs de vers, les panégyriques
» d'académie qui m'ont ſaiſi au ber-
» ceau, & qui me laiſſeront à peine au
» cercueil. Je ſuis homme, avant d'être
» Roi. Pourquoi m'offenſerois-je parce
» qu'on me traite en homme ? parce
» qu'un étranger, qui ne me demande
» rien, qui bientôt quittera ma cour
» pour ne me revoir jamais, me parle
» ſans fard ? Il m'apporte ce que ſes
» yeux, ſon expérience, ſes études,
» ſon entendement ont recueilli ; il me
» donne gratuitement ces vrais & libres
» avis, dont nulle condition d'homme
» n'a ſi grand beſoin, que ceux qui ſou-
» tiennent une vie publique ; il n'a au-
» cun intérêt à me tromper ; il ne peut
» avoir que de bonnes intentions.....
» Examinons attentivement ce qu'il nous
» propoſe ; car le ſimple bon ſens, la
» candeur naïve d'un homme qui n'a

» d'autre métier que de cultiver ſa rai-
» ſon & ſa penſée, pourroient bien va-
» loir, & la vieille routine, & les ruſes,
» & les formules, & les chimères diplo-
» matiques, & les dogmes ridicules des
» hommes d'état par métier ».

Que l'Éternel moteur des deſtinées humaines veille ſur vos jours ! qu'il vous les accorde doux & actifs, c'eſt-à-dire, remplis par le travail conſolateur, qui élève & fortifie l'ame ! Et puiſſiez-vous goûter, juſqu'à la dernière vieilleſſe, la pure félicité d'avoir tout fait pour la proſpérité d'un peuple du bonheur duquel vous êtes reſponſable, puiſqu'il vous eſt confié !

F I N.